

REFLECTIONS ON A ROUND TABLE ABOUT LACAN AND THE ENGLISH LANGUAGE

DISCOURS DE PRESENTATION DE JEAN-PIERRE CLERO

Mesdames, Messieurs et chers amis,

Je suis très heureux de me trouver ou retrouver en contact avec vous, même dans des conditions un peu difficiles et qui ne me sont guère familières, pour échanger sur un livre que j'ai écrit, certes, puisque mon nom est sur la couverture et qui a été traduit puisque celui de Jacques Houis figure aussi sur la même couverture, mais dont j'ai peine à m'en croire le seul auteur et à l'imaginer identique à ce qu'il était en français dans l'édition érés (2017).

1. J'ai relu très récemment la version américaine pour notre discussion ; si j'ai du mal à dire qu'il est *mon* livre, c'est parce que, sans la puissante volonté de Paola Mieli, sans l'intelligence qu'elle a aussitôt eue de cet ouvrage et l'immédiate pénétration de ses thèmes, l'ouvrage n'aurait pas pu exister. Je suis encore surpris aujourd'hui de l'existence de ce livre en terre américaine ; il a été projeté en 2018, la première année que je suis venu à New York pour échanger avec le groupe *Après coup*. Sa beauté graphique, la sobriété classique de sa présentation, la superbe couverture dont les six portraits peuvent constituer autant de petites énigmes à quelqu'un qui ne connaît pas encore le contenu de l'ouvrage et qui, pour celui qui l'a découvert, consiste en une série de clins d'oeil, il les doit aux échanges permanents que nous avons eus avec Mark Stafford et Zach Slinger. Le professionnalisme de chacun relève d'un artisanat et d'un art impeccables.

2. Avec Jacques, que j'ai rencontré grâce à Paola en chair et en os en 2019 pour seulement quelques heures, mais après avoir déjà largement engagé le travail, nous nous sommes livrés à des échanges constants, nuit et jour, grâce au décalage horaire qui existe entre Paris et New York, qui nous ont mené beaucoup plus loin qu'une simple traduction aurait pu le faire. Certes, ce qu'a réalisé Jacques est superbe sur le plan linguistique. Je crois qu'aucun traducteur francophone faisant passer le texte du français à l'américain ne serait parvenu à une version aussi sensible, aussi mobile, aussi inattendue que celle-là. L'attachement au latin ou au roman qui, généralement, ne se perd pas dans les traductions plus ordinaires et qui rend l'anglais si fade et si triste, a ici complètement disparu : le caractère « saxon » de la langue l'a emporté et, du coup, le texte a acquis des perspectives et un clavier supplémentaires. Tous les trous, tous les vides du français ont été remplis par une langue qui a sa propre distribution d'autres vides et d'autres trous ; c'est à un déplacement qu'on a affaire ; non pas à une identification ou à une image rendue comme dans un miroir. Le français n'a pas été imité. Il est parfois repris dans le texte anglais au moment où on s'y attend le moins ; c'est ainsi que les mots de « traverse » ou de « sortie » qui ne sont pas si fréquents en anglais alors qu'ils sont d'une grande banalité en français réservent une espèce de surprise au lecteur. C'est aussi la richesse des petits mots dont le francophone n'a pas l'idée, même quand il a appris assez bien l'anglais, qui fait la richesse de ce remaniement du texte. Un traducteur francophone du français à l'anglais ne pense pas à utiliser *the ridge*, il ira plus directement vers *the crest* ; il ne pensera pas non plus à *to stint* : *faire un relais*. On dira plus facilement *to relay*. On ne va pas dire *to stint*. Quel francophone penserait à *to splinter*, pour *éclater* ? on aurait tendance à dire *to burst*, *to split* ; à *undergirded* pour dire *ceinturé* plutôt qu'à *belt* ; à *the snag* ; à *the rib* ; à *uncanny* pour dire *étrange* : viendrait-il à l'esprit d'un francophone qui a appris l'anglais d'écrire un adjectif de cet ordre ? À *to crisscross*, pour dire *quadriller*, *sillonner* ?

Bien au-delà de cette tension entre le roman, le latin et le saxon, la tension a été une tension d'idées et pas seulement de mots et d'expressions - si on peut séparer les deux tensions -. Jacques n'a pas traduit une seule page de l'ouvrage sans me soumettre ses désaccords quand il y en avait ; et nous avons constamment cherché la raison de ces désaccords, ce qui a conduit à un enrichissement critique du texte américain par rapport à la version française et à une dérive extrêmement sensible par rapport aux axes initiaux. Il est même arrivé - très rarement - que, par une note, Jacques montre son désaccord

sur un point que nous avons estimé, l'un et l'autre, fondamental. J'ai estimé que c'était sa liberté de traducteur de faire une note pour marquer son extrême réserve à l'égard d'une idée dont nous aurons sans doute à reparler et à débattre. La plupart du temps, c'est par un ajustement dialectique, un ajustement par antinomies que nous sommes parvenus à ce texte qui, à la relecture qui a été un après-coup d'après coup, m'a bien convenu et m'a surtout donné des projets de travail, dont, là encore, probablement, nous reparlerons.

3. Qu'est-ce qui, fondamentalement, a changé par rapport à l'initiale version française et qui fait que, à mes yeux, la version américaine est très supérieure et est proprement un autre livre ? J'ai d'abord corrigé quelques erreurs, rédigé un appendice, un épilogue qui n'était pas en français, multiplié peut-être les notes pour rendre le livre plus explicatif pour les Américains qui ne sont pas toujours au fait de ce qui se passait dans la seconde moitié du XX^e siècle en France. Mais surtout, c'est l'axe directeur du livre qui s'est transformé.

Certes, le prétexte réside toujours dans ces étranges paroles prononcées sur la langue anglaise et sur les Anglais, les Anglophones plus précisément, dans le Séminaire RSI en 1975. La langue anglaise serait un obstacle à l'expression de l'inconscient, qu'il s'agisse de l'inconscient de l'analysant ou de l'inconscient tel que peut en parler le spécialiste qui théorise en psychanalyse. Alors qu'il reste, aux yeux de Lacan, une langue de très haute culture, l'anglais est discrédité de toute part en psychanalyse, comme l'est le japonais - même si l'auteur des *Écrits* accepte de faire une préface de ce texte traduit en japonais - et comme l'est le catholique convaincu, le protestant ne l'étant que sur certains points. On pourrait s'en tenir là, enregistrer les incroyables contradictions de Lacan, qui continue tout de même à s'instruire auprès de ses collègues anglo-saxons, et prendre ces propos comme une mauvaise boutade.

Ce n'est évidemment pas ainsi que j'ai pris les choses ; le propos de Lacan m'est apparu comme la meilleure mise en question critique possible de sa thèse fondamentale, qui traverse toute l'oeuvre : *l'inconscient est structuré comme un langage*. Tant que Lacan ne précise pas de quel langage il s'agit, le « comme » peut jouer à la façon d'une métaphore ou d'une analogie. Mais il va aller plus loin lorsqu'il dira à Baltimore en 1966 qu'il faut entendre *langage* comme *langue*, en précisant comme si l'on risquait de ne pas comprendre : langue anglaise, langue allemande, langue française. Les complications qui résultent de cette apparente clarification sont extrêmes. Celle-ci identifie l'inconscient linguistique à l'inconscient psychologique, avec toutes les conséquences que cela entraîne dont certaines semblent difficilement admissibles.

Mais la vraie question qui est posée par la disqualification de l'anglais comme langue qui exprime l'inconscient, est celle de savoir ce qui fait qu'une langue est plus qualifiée - ou plus disqualifiée - qu'une autre pour exprimer l'inconscient, qu'on le fasse à titre d'analysant ou à titre de chercheur en psychanalyse. Le problème n'est plus de savoir si les langues structurent l'inconscient - de façon indifférenciée - mais de s'intéresser à cette différenciation qui devient la grande affaire.

4. La question paraît très mal posée parce qu'elle laisse la porte grande ouverte aux qualifications et disqualifications de langues telles qu'on s'y livrait dans le passé. Diderot pensait que le français était la langue la plus naturelle, la plus claire ; que toute langue claire était, par quelque côté, française ! Un certain consensus régnait au XIX^e siècle pour dire que le français était la langue diplomatique par excellence ; maintenant on sait très bien que c'est l'anglais qui remplit ce rôle. Bien des gens pensent que l'anglais est la langue la mieux adaptée aux sciences. Pourquoi serait-il plus grave de penser qu'il y ait des langues mieux adaptées que d'autres à l'expression de l'inconscient ? Sans doute n'est-ce pas plus grave ; mais pas moins, non plus. Si l'on pense que les premières opinions sont fausses et mal fondées, on aura tendance à penser que la dernière assertion l'est aussi.

En revanche, peut-être y a-t-il des façons de poser des questions plus intéressantes à partir de cette question mal posée, qui dissimule des problèmes lesquels peuvent être mieux établis et mériteraient d'être ouverts ou rouverts. Elles me serviront pour conclure cette première intervention et avouer des carences de mon propre livre qui, bien qu'il soit d'après-coup, devrait encore bénéficier - comme je commençais d'en parler - d'un second après coup.

4.1. La *première* - dont nous avons un peu esquissé la recherche qu'elle impose - tient à la question de savoir s'il est admissible d'identifier l'inconscient psychologique à un inconscient

linguistique. Qu'est-ce qui fait que, parlant une langue, je suis empêché de dire certaines choses - auxquelles, du coup, je ne pense même pas - tandis que d'autres langues me le permettent ?

4.2. La *seconde* touche au bilinguisme ou au multilinguisme qui fait qu'un analysant ou un analyste polyglotte peut jouer sur plusieurs langues. Comment s'effectue une analyse quand une personne parle aussi bien une langue qu'une autre - l'anglais que le français, l'arabe que le français, etc. - ? Les passages d'une langue à l'autre ne manquent certainement pas d'intérêt. Il faudrait beaucoup d'analyses et beaucoup d'analystes polyglottes pour y voir clair dans ce type de questions. L'avantage de poser le problème ainsi est de comprendre les langues que parle un individu comme une seule langue aux bords indéfinis, sans oublier malgré tout qu'il existe pourtant des marqueurs qui font que les locuteurs d'une langue se défendent contre ceux qu'ils estiment ne pas en être.

4.3. La *troisième* est, en plusieurs sens, de politique psychanalytique. Sur ce terrain, je n'ai pas du tout avancé par rapport à l'édition érée : Lacan a constaté, impuissant, la main-mise des anglophones sur les instances internationales de la psychanalyse (en particulier l'IPA - International Psychoanalytical Association, devant le parterre des dignitaires de laquelle il va s'effondrer à la fin juin 1963. Sa vengeance à l'encontre de ce coup de force qu'il a estimé - à tort ou à raison - être celui de l'anglais, de la langue anglaise, a été d'essayer de fabriquer une langue intraduisible en anglais ou en américain. Force est de constater qu'il n'y est pas du tout parvenu et que lorsqu'un Américain se plaint, sacrifiant au mythe que Lacan a voulu lui-même imposer, de l'intraduisibilité de ses propres oeuvres, c'est parce qu'il s'y prend mal ou parce qu'il lui manque des éléments pour comprendre ce qu'il traduit. À un individu de cette sorte, Jacques a tendance à vouloir donner une leçon en traduisant impeccablement les textes de Lacan.

Ce qu'il y a toutefois de vrai dans cette plainte de la suprématie des anglophones dans les instances internationales, c'est qu'elle s'accompagne, à peu près à la même date, d'une suprématie comparable dans les instances de la psychiatrie. Les anglophones sont parvenus, au début des années 1950 - en 1952 par le DSM¹, pour le classement des maladies mentales, puis, plus généralement, pour l'ensemble des maladies, par l'ICD² - à imposer à la médecine du monde entier leurs propres catégories de symptômes et de syndromes. Comment expliquer cette *overridingness* de l'anglais - si toutefois le diagnostic est bon de faire de l'anglais une langue de maîtrise, de force - sur les autres langues qui a peut-être poussé Lacan à la disqualifier ?

Ce que je regrette, c'est de n'avoir pas, plus que dans le précédent livre en français, regardé de près la *politique* des ruptures, des cassures, innombrables et le rôle exact joué par Lacan, puis par les Lacaniens dans ces cassures. Il y a certes, en France, des historiennes (É. Roudinesco) et des historiens (Y. Diener) de la psychanalyse ; mais ces histoires, en particulier celle de Diener se sont arrêtées trop tôt en 2006 - suffisamment tard toutefois pour couvrir largement la période d'activité lacanienne - ; et surtout, en présentant les divisions comme celles d'un arbre, l'auteur masque les ruptures et laisse penser qu'une même sève psychanalytique s'empare de l'arbre de bas jusqu'en haut et des lointaines racines jusqu'aux derniers rameaux - ce qui est une vision un peu idyllique des choses.

Nous parlerons probablement des autres manques mais je laisse à mes amis le soin de les indiquer et d'abord à Jacques de vous traduire cette introduction.

INTERVENTION DE JACQUES HOUIS QUI A TRADUIT LE TEXTE PRECEDENT

Ladies and gentlemen and dear friends,

I am very happy to be in contact once again with you in order to have an exchange about a book that I certainly wrote, since my name is on the cover and which was translated, since Jacques Houis' name

¹ Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders.

² International Statistical Classification of Diseases and Related Health Problems.

also appears on the same cover, but that I have difficulty believing I am its only author or imagining it identical to what it was in French in the *érès* edition of 2017.

1. I recently re-read the American version for our discussion; if I have a hard time saying that it is *my* book, it is because, without Paola Mieli's powerful will, without her almost instantaneous understanding of this work and her immediate insight concerning its themes, the work would not have been able to exist. This book's existence on American soil still surprises me; it was planned in 2018 the first year that I came to New York to collaborate with the *Après Coup* group. It's graphic beauty, the classic sobriety of its presentation, the superb cover which might constitute as many little enigmas for someone who does not yet know the work's content and that, for someone who has discovered it, consists of a series of winks, owe to the continuous exchanges we had with Mark Stafford and Zach Slinger. The professionalism of each derives from impeccable craft and artistry.

2. With Jacques, whom I met thanks to Paola in the flesh in 2019, for only a few hours, but after having begun working, we engaged in constant exchanges, night and day, thanks to the time difference between Paris and New York, which led us much farther than a simple translation could have. True, what Jacques achieved is superb on a linguistic level. I don't think any Francophone translator changing the text from French to American could have arrived at a version as sensitive, as mobile, as unexpected as this one. The attachment to Latin and Romance languages, which usually is not lost in the most ordinary translations and which makes English so bland and so sad, has completely disappeared here: the "saxon" aspect of the language has won, and so the text has acquired an extra keyboard and additional perspectives. All the holes, all the gaps, of French have been filled by a language that has its own distribution of other holes and other gaps; we are dealing with a displacement; not with an identification or with an image communicated as in a mirror. French has not been imitated. It is sometimes taken up in the English text when least expected; thus the words "traverse" or "sortie" which are not so frequent in English whereas they are of the utmost banality in French, reserve a kind of surprise for the reader. It is also the wealth of little words of which the Francophone has no idea, even when he has been a good student of English, that yield the richness of this reworking of the text. A Francophone translator of French into English would not think of using *the ridge*, he would directly go to *the crest*. What Francophone would think of *to splinter* for *éclater*? The tendency would be to say *to burst*, *to split*; of *undergirded* for *ceinturé*, rather than *belt*; of *the snag*; of *the rib*; of *uncanny* to mean *étrange*: would it ever enter the mind of a Francophone who has learned English to use an adjective of this kind? of *to crisscross*, to mean *quadriller*, *sillonner*?

Well beyond this tension between Romance languages, Latin and Saxon, the tension has been a tension of ideas, and not only of words and expressions- if these two tensions can be separated. Jacques did not translate a single page of the work without sharing his disagreements when he had any; and we constantly sought the reason for these disagreements, which led to a critical enrichment of the American text compared to the French version, and an extremely perceptible drift compared to the initial orientation. It even happened-very rarely-that, through a note, Jacques would show his disagreement concerning a point that both of us considered fundamental. I considered that it was his translator's license to make note of his extreme reservations regarding an idea that we would probably need to address again and debate. Most of the time, it was through a dialectical adjustment, an antinomic adjustment that we arrived at this text which, upon rereading, was an *après-coup* of an *après-coup*, which has suited me and especially has provided me with work projects, about which we will probably speak again.

3. What is it that, fundamentally, changed compared to the initial French version, and that makes me find the American version very superior and strictly speaking another book? First, I corrected several errors, drafted an appendix, an epilog that weren't in the French version, multiplied the notes to render the book more accessible to Americans who are not always informed about what was happening in France during the second half of the 20th Century. But most especially, it is the guiding principle of the book that was transformed.

Certainly, the pretext continues to reside in Lacan's strange observations concerning the English language, the English and Anglophones, during the RSI Seminar in 1975. The English

language is considered an obstacle to the expression of the unconscious, whether the analysand's unconscious or the unconscious such as the specialist might speak of it while theorizing in psychoanalysis. While it remains a language of very high culture, English is discredited from every angle in psychoanalysis, as is Japanese- even though Lacan accepts writing a preface to his *Écrits* translated into Japanese. We could stop there, take note of Lacan's unbelievable contradictions, who nevertheless continues to learn from his Anglo-Saxon colleagues, and attribute his words to wisecracks of some kind.

This is obviously not the path I have taken; Lacan's words seemed to me to pose the best possible critical challenge to his work's fundamental thesis, that *the unconscious is structured like a language*. As long as Lacan does not specify what kind of language is involved, the "like" can function as a metaphor or an analogy. But he went further when he said in Baltimore in 1966, that language should be understood as a tongue, specifying in order to avoid any misunderstanding: the English language, the German language, the French language. The complications that arise from this apparent clarification are extreme. They identify the linguistic unconscious to the psychological unconscious, with all the resulting consequences, some of which seem difficult to accept.

But the real question raised by the disqualification of English as a language that expresses the unconscious, is that of knowing what makes a language more qualified- or more disqualified- than another to express the unconscious, be it as analysand or psychoanalytic theorist. The problem is no longer that of knowing whether languages structure the unconscious- in an undifferentiated way- but to be interested in this differentiation. This becomes the big issue.

4. The question seems badly put because it leaves the door wide open to the qualifications and disqualifications of languages that occurred in the past. Diderot thought that French was the most natural language, the clearest language; that any clear language was in some way French! A certain consensus existed in the 19th Century saying that French was the language of diplomacy par excellence; now, it is very clear that English plays this role. Many people think that English is the language best suited to the sciences. Why would it be more problematical to think that there are languages better adapted than others to the expression of the unconscious? It probably isn't more problematical; but not less, either. If we consider the former opinions unjustified and false, we will tend to think the latter opinion is as well.

On the other hand, maybe there are ways of asking more interesting questions deriving from this badly put one, which hides problems that can be better established and deserve to be opened or reopened. They will serve to conclude these remarks.

4.1 The *first* – and we have sketched out somewhat the research it requires- has to do with the question of knowing whether it is acceptable to identify the psychological unconscious to a linguistic unconscious. How is it that, speaking a given language, I am prevented from saying certain things I am not even thinking, whereas other languages allow me to?

4.2 The *second* concerns bilingualism or multilingualism that makes it so a multilingual analysand or analyst's wordplay can take place in several languages. How does an analysis take place when someone speaks one language as well as another- English as well as French, Arabic as well as French, etc.? The passages from one language to another are certainly not lacking in interest. Many analyses and many multilingual analyses would be needed in order to begin to answer this question.

4.3 The *third* concerns psychoanalytic politics on several levels. In this area, I have not added anything to the *érès* edition: powerless, Lacan experienced the anglophone takeover of the international psychoanalytic institutions, in particular the IPA- the International Psychoanalytical Association, the dignitaries of which witnessed his meltdown at the end of June 1963. His revenge for this power play that he considered, rightly or wrongly, to be that of English, was to try and create a language that is untranslatable into English or American. It is clear that he did not succeed and that when an American complains, sacrificing to the myth that Lacan himself sought to impose about the untranslatability of his own works, it is because that Anglophone goes about it badly or is lacking the elements needed to understand what he is translating. To this type of individual, Jacques has a tendency to want to give a lesson by impeccably translating Lacan's texts.

What there is that is true in this complaint about anglophone supremacy in the international psychoanalytic arena, is that it parallels, at roughly the same time, a comparable supremacy in the institutions of psychiatry. Anglophones were able, at the beginning of the 1950's – in 1950 through the DSM, for the classification of mental illnesses, then, for illnesses in general, through the ICD- to impose on worldwide medicine their own categories of syndromes and symptoms. How to explain this ability of English to override other languages, which may have led Lacan to disqualify it?

What I regret, is not, anymore than in the preceding French book, having looked closely at the politics behind the innumerable splits and breakups and the role played by Lacan and the Lacanians in these falling-outs. There are certainly historians of psychoanalysis in France (Roudinesco and Diener); but these histories, Diener's in particular, ended too soon in 2006- late enough however to cover Lacan's period of activity; and especially by presenting the divisions like those of a tree, the author lets you think that there wasn't a break, and that the same psychoanalytic sap runs from the deepest roots to the farthest branches- which is an idyllic vision of things.

We will probably talk about other the shortcomings, but I leave it up to my friends to point them out.

SOME REMARKS OF DANIEL HELLER-ROAZEN³ ON JEAN-PIERRE CLÉRO'S *LACAN AND THE ENGLISH LANGUAGE* AND THE AUTHOR'S RESPONSE TO OBJECTIONS

LES OBJECTIONS DE DANIEL HELLER-ROAZEN

Of the many virtues of Jean-Pierre Cléro's *Lacan and the English Language*, three seem to me particularly worthy of note. The first concerns the originality of the project. Extant scholarship on Lacan includes distinguished studies of Lacan and the German philosophy: Lacan and Hegel, Lacan and Kojève's Hegel, Lacan and Heidegger, as well as Lacan and Kant. Jean-Pierre Cléro has set out to explore a new terrain: Lacan and authors of the English language. A second merit follows from the first. The book has succeeded in reconstructing Lacan's constant – sometimes meticulous, sometimes questionable or even misguided – interest in various authors: not only Lewis Carroll, Poe and Joyce, but also Bentham, Berkeley, and C.S. Peirce. Finally, in the details of its analyses, *Lacan and the English Language* succeeds in bringing into view new aspects of the authors who mattered to Lacan. The most remarkable example is perhaps that contained in the book's first case study, which bears on Bentham's doctrine of fictions.

Much could be gained by returning to the encounters treated in the book. Today, however, I will pose two questions in the hope that they may serve as points of departure for further discussion. The first question concerns the earlier Lacan; the second concerns the later Lacan. One Lacan, in short, before *Écrits*, the other after it.

To introduce the first question, I would recall the book's four-part articulation. The reader first encounters "English philosophers" (one might also say "philosophers in English," neither Berkeley nor Peirce having been English), second, elements of logic and linguistics drawn from English language authors, third, English language literary writers, and fourth, English language psychoanalysts. My first question concerns a point at which Lacan's teaching and writing crucially involved the reading of English language logic and philosophy, literature and psychanalysis,

³ **Daniel Heller-Roazen** is the Arthur W. Marks '19 Professor of Comparative Literature at Princeton University and the author, most recently, of *Absentees: On Various Missing Persons* (2021), *No One's Ways: An Essay on Infinite Naming* (2017), *Dark Tongues: The Art of Rogues and Riddlers* (2013), and *The Fifth Hammer: Pythagoras and the Disharmony of the World* (2011).

without, however, attracting Jean-Pierre Cléro's interest in his many chapters. I am referring to cybernetics, a field of research that played a role in the development of Lacan's early project, most clearly in Seminar II.

In June 1955, Lacan gave an abbreviated account of a portion of his research in a lecture to the *Société française de psychanalyse* under the title "On the Nature of Language, or Psychoanalysis and Cybernetics." Lacan left no doubt as to the role that this new science played in his thinking. He cited the United States mathematician and philosopher Norbert Wiener; he alluded to the United States mathematician and electrical engineer, Claude Shannon, and to the United States mathematician Warren Weaver, whose ground-breaking "mathematical theory of communication" had appeared in 1948 (and which Weaver himself sent to his friend Jakobson, and in which Lévi-Strauss seems to have been interested). Lacan may also have drawn on the work of other English language thinkers, such as John Zachary Young, the British zoologist and microphysicist, who had participated in the development of information theory and who was close to the New York psychoanalyst Lawrence Kubie, whom Lacan may also have read.

The opening of *Lacan and the English Language* presents a fascinating account of the ways in which, for his doctrine of the symbolic function, Lacan drew, through Ogden, on Bentham's theory of fictions. In 1955, however, Lacan suggested that it was the science of information that has led him to isolate the field of the symbolic: "The one thing which cybernetics clearly highlights," he stated, "is the radical difference between the symbolic and the imaginary orders." Later in the same lecture, Lacan went further, attributing the following discovery to cybernetics: "Man is engaged with all his being in the procession of numbers, in a primitive symbolism which is distinct from imaginary representations." This leads me, therefore, to pose a question about Lacan and the English language field of science and thought that was cybernetics (or "information theory" or "communication theory"), a question about the ways in which this domain mattered to Lacan and to his thinking and, further, about where Lacan's engagement with cybernetics stands with respect to the subjects examined in this book.

The second question I would like to raise is less strictly historiographical and concerns a difficult yet major point in Lacan's later theory. To introduce it, I would recall a grammatical observation that Jean-Pierre Cléro has made in his Afterword (p. 296). French words are often "doubled up" in English: where French has the single word *valeur*, the English lexicon possesses both "worth" and "value"; likewise, *liberté* corresponds to "freedom" as well as "liberty," and *force* may be rendered by both "force" and "strength." Sometimes, however, the situation is the reverse. One example involves a noun that is crucial in this book: *langage*. French has the nouns *langage* and *langue*, but (setting aside the word "tongue," which is rare in scholarly discourse), English has only one corresponding term: "language." In the passage from French to English, one difference thus vanishes; more exactly, it becomes indiscernible.

Obviously, this fact is of consequence for a project that seeks to explore "Lacan and the English Language," for one must wonder: What type of "language" is at issue? Or *which* one? But the term "language" is also a matter of importance for the attempt to understand Lacan in his own terms and in their shifting. At many points in his book, Jean-Pierre Cléro evokes Lacan's dictum: "*L'inconscient est structuré comme un langage*," "The unconscious is structured as a language." Despite the presence of the indefinite article *un* ("a") in the syntagma "a language," this is a thesis on language with a capital L. More exactly, it is a thesis on structure. In the 1966 paper to which Jean-Pierre Cléro has referred today, "Of Structure as the Inmixing of an Otherness," Lacan goes so far as to state that "being structured" and "being a language" are synonymous terms. Yet *Lacan and the English Language* is also attentive to the ways in which, with the passing of the years, Lacan became increasingly reliant on language not as *langage* but as *langue* (as a particular idiom, such as French, English or Chinese).

The great example, of course, is *lalangue* – "language" in a single word. Nothing about this concept can be taken to be self-evident, but my own understanding of Lacan's teaching leads me to the following position: when Lacan proposes his classical theory of the unconscious as structured "as a language" (*comme un langage*), he does not yet reason in terms of *lalangue*; conversely, when

he turns to *lalangue*, he reconceives of *langage*. I suspect that the perspective of *Lacan and the English Language* is different and perhaps even opposed to mine.

“One of Lacan’s most repeated theses,” Jean-Pierre Cléro writes, “from the beginning to the end of his work, is ‘The unconscious is structured like a language’” (290). That Lacan repeats the thesis is certain. Yet does the claim remain the same in repetition or does its meaning change? I would propose that its meaning changes. This shift, in turn, necessitates nothing less than a redefinition of *langage*. For the Lacan of “La Troisième,” the primary term is *lalangue*. By 1974, *lalangue*, in other words, comes first; *la langue* (in two words) and *le langage* come second. It appears that from Jean-Pierre Cléro’s perspective, however, the situation is the reverse. For Lacan, the primary term always remains *langage*; the evocation of *lalangue* is secondary and does not cause Lacan’s later theory to differ fundamentally from his earlier one. Jean-Pierre Cléro may therefore make the following remarks about what he calls “wordplay”: “That wordplay should strike our fancy, very well; that it plays the role of evidence is much more debatable. Lacan only fooled around with it, but he sometimes fooled others who fell into the trap. For if theoretical work has any meaning, it is [...] to lessen ambiguities, not to introduce new ones. Why does wordplay, which would be absurd in mathematics, in physics, and the human sciences, have more of a place in psychoanalysis?” (297-8)

It seems to me that, starting a certain point in his thinking, Lacan draws on what Jean-Pierre Cléro has called “wordplay” precisely as a kind of evidence. The decision to do is motivated by a startling thesis (cited on p. 140 in a note), in which Lacan contests the apparently chance relations between like-sounding words in given languages. It is not “by chance,” Lacan alleges, that *voeu* is indistinguishable from *veut*, that *non* is indistinguishable from *nom*, and that *deux* and *d’eux* can hardly be told apart. I would note in passing that there would be much to say about the properly modal status of this being “not by chance.” But today I would simply observe that Lacan presents like-sounding words as evidence – evidence of *lalangue*.

I note in passing that corresponding evidence might also be found in English. Examples include “eye” and “I”; *hide* (“to dissimulate”) and *hide* (“animal skin treated for human use”); to *lie* (“to deceive”) and to *lie* (“to be prostrated”); “no” and “know.” There are doubtless indefinitely many more.

Words audible through other words, signifying sequences perceptible through each other: such phenomena, which may be a matter of “play” but may also be serious, involve homophony. In a recent, illuminating essay, Jean-Claude Milner offers the following account of Lacan’s late position: homophony is the material of *lalangue* (in one word), yet such homophony does not belong to *la langue* (in two words). The science of language (whether it is a science of *la langue*, as it was for Saussure, or a science of *langage*, as it has been since Chomsky) hardly encounters homophony. In this respect, most linguistics adheres to the ideal of “theoretical work” that Jean-Pierre Cléro evokes. Lacan’s psychoanalysis, by contrast, like literature (or *littérature*), and like Jakobsonian linguistics, must take *lalangue* (in one word) into account. For this reason, Lacan’s psychoanalysis distances itself from the work of regular linguists, which is *linguistique*, turning rather to *linguisterie*, a roguish reasoning on and with language.

Jean-Pierre Cléro has asked: “Why does wordplay, which would be absurd in mathematics, in physics, and the human sciences, have more of a place in psychoanalysis?” In its context, the question seems rhetorical and may be meant to dismiss wordplay from any serious investigation. At the risk of taking the question all too flat-footedly, *au pied de la lettre*, I would nonetheless wager an answer. Even if it would be absurd in mathematics, physics and the human sciences, even if it is out of place in dominant linguistics, homophony must play a role in psychoanalysis from the moment that Lacan, as a reader of Joyce, doubts that there is such a thing as language in general (*langage*), even as he doubts that there are languages in particular (such as the English language or the French language). Homophony must occupy a crucial place in psychoanalysis from the moment that, at the level of the real, Lacan posits a radical indiscernibility of the unconscious and speaking, an indiscernibility that he names *lalangue*.

C'est en ces termes que Daniel Heller-Roazen a pris la parole très amicalement pour critiquer l'ouvrage. J'aurais été incapable de faire sur le champ une réponse suffisamment élaborée à ses objections ; Daniel m'a d'abord très élégamment envoyé, le 5 juin 2021, les notes, déjà très construites, à partir desquelles il parlait à la Table ronde et j'ai pu ainsi, tout à loisir, préparer la réponse que voici. Et puis, j'ai reçu le 2 février 2022 le texte précédent, parfaitement élaboré auquel je veux répondre puisqu'il met en relief deux défauts principaux de l'ouvrage.

I. Je laisse de côté, en la reconnaissant volontiers, la maladresse qui m'a conduit à intégrer parmi les *English authors* Berkeley ou Peirce, là où j'aurais dû parler d'*English speaking* ou d'*English writing authors*, mais, par chance, pour regrettable que soit cette négligence, elle est à peu près sans incidence sur les problèmes que je pose à l'intérieur du livre. En revanche, les deux problèmes posés par Daniel Heller-Roazen sont d'une importance majeure et pointent deux difficultés du lacanisme. Le premier est que *Lacan and the English Language* n'a pas mis suffisamment l'accent sur la cybernétique et sur les rapports qu'elle peut avoir avec le langage en général et, plus particulièrement, avec la langue anglaise. Le critique fait remarquer que le Séminaire II (1954-1955) accorde une large place à la cybernétique ; la conférence que donne Lacan sur le sujet et qui clôturait l'année de séminaire, une fois que Koyré, Hyppolite, Merleau-Ponty, Benveniste et Lévi-Strauss aient parlé, est une sorte de conclusion provisoire sur la question. Cette conférence, prononcée à l'hôpital psychiatrique de Saint Anne où le Séminaire a eu lieu tout le long de l'année, a pour titre : *Psychanalyse et cybernétique ou de la nature du langage*. Daniel Heller-Roazen fait valoir que Norbert Wiener y est cité. Nous n'avons pas trouvé la trace, dans l'œuvre de Lacan, des autres noms cités par notre objecteur - ceux de C. Shannon, de Weaver, de J.Z. Young -, même si nous convenons que Lacan n'a pu les ignorer. Il est clair que, dans ces années 50, un mouvement s'effectue aux États Unis, englobant des chercheurs européens, assez largement financé par la Fondation Rockefeller pour tenter de réorienter les sciences humaines et les mettre dans le sillage de mathématiques susceptibles de convenir à une méthode structurale⁴.

La conférence de Lacan arrive un peu en bout de course par rapport à un mouvement qui a été lancé au moins cinq ans auparavant. Lacan avait tous les moyens de connaître ces nouvelles recherches auprès de Lévi-Strauss, qui était alors encore son ami, et du linguiste Jakobson qui avait largement profité des largesses du mécène américain et qui est resté l'ami de Lacan jusqu'au bout. L'idée de ce groupe de chercheurs était de substituer aux philosophies du sujet, alors dominantes au voisinage de la phénoménologie, mais qui ne convenaient pas aux nouveaux développements des sciences qu'il était convenu encore d'appeler, du bout des lèvres, « sciences humaines », une théorie structurale que des mathématiciens américains (comme C. Shannon qui a écrit *Une théorie mathématique de la communication* préfacée par W. Weaver) et français (comme L. Brillouin) tentaient de mettre au point, transformant radicalement les prétendus fondements subjectifs de ces sciences.

Si Daniel Heller-Roazen a bien fait d'attirer l'attention sur la cybernétique américaine à laquelle nous avons préféré la théorie des jeux, dont Lacan s'est largement inspiré comme nous l'avons souligné en consacrant une section à Von Neumann et Morgenstern, il ne faut toutefois pas exagérer l'influence que cette discipline a eue sur Lacan. Deux signes montrent qu'il ne faut pas céder

⁴ « Il est de notoriété publique que la Fondation a fourni un généreux soutien à de nombreuses personnalités essentielles de la cybernétique parmi lesquelles Norbert Wiener, Claude Shannon et Oskar Morgenstern. Néanmoins, personne n'a encore examiné de près le financement dont ont bénéficié en même temps Jakobson et Lévi-Strauss ». Dans l'article intitulé « La cybernétique 'américaine' au sein du structuralisme 'français' », Bernard Geoghegan, son auteur tente « de combler cette lacune en exposant comment l'intérêt manifesté par la Fondation Rockefeller pour la science et la cybernétique a orienté les recherches de Jakobson et Lévi-Strauss dans ces disciplines ». (*Revue d'anthropologie des connaissances*, 2012/3 (vol. 6, n° 3, p. 585-601).

à la tentation de la majorer: le *premier* est que Lacan a bien eu conscience, après-coup⁵ et sans doute, déjà, en la présentant, tant il prend de précautions, que sa conférence était très en retrait par rapport à ce qu'on était en droit d'en attendre. Il a très probablement déçu une partie de son public, celle qui était la plus engagée dans l'aventure américaine. La vérité est qu'il ne connaît pas les mathématiques qui sous-tendent la cybernétique et qu'il se contentera de faire, très brillamment sans doute mais à contre-courant de ce qu'on attendait de lui, l'historique de la cybernétique en parlant de la théorie des élections de Condorcet et du calcul des partis de Pascal. Par là, du côté de la cybernétique américaine, le compte n'y est pas et la simple allusion au nom de Wiener, présenté comme « un des ingénieurs les plus éminents de ces sortes de recherches », celui qui a trouvé le nom de *cybernétique* - ne saurait suffire. Le *second signe* est que, précisément, les allusions à la cybernétique, très abondantes dans le II^e Séminaire vont se raréfier dans le III^e et se tarir au point qu'il n'en reste quasiment plus de traces dans les autres séminaires et qu'il compte sur d'autres approches mathématiques - beaucoup plus diversifiées - pour traiter les mathèmes dont il a besoin et auxquels il ne renoncera jamais, en puisant dans des parties diverses des mathématiques (le calcul des probabilités, la théorie des jeux, la théorie des nœuds et plus largement la topologie).

Nous ne voudrions certes pas nous défaire de ce qui peut être perçu comme une carence de notre livre ; mais nous voulons expliquer pourquoi ce point de jonction de la langue anglaise avec la cybernétique nous a en partie échappé.

Car nous convenons avec notre interlocuteur et ami que la question soulevée par la cybernétique américaine à la psychanalyse dans sa version lacanienne était - et est encore - extrêmement importante pour le problème qui sert de fil conducteur à notre livre et que nous aurions eu intérêt à la poser dans des termes qui ne sont pas forcément très proches de ceux de Lacan. Si l'inconscient est structuré comme un langage, si le langage a un fonctionnement machinal qui ne requiert pas radicalement un sujet qui le suscite, et si toutes les langues ont ce fonctionnement machinal, qu'est-ce qui singularise la « machine anglaise » par rapport à la « machine allemande » ou « française » au point que l'inconscient ne pourrait plus s'y exprimer, que ce soit dans un discours d'analysant ou dans un discours de théoricien ?

Reprenons les choses à partir de la dette de la cybernétique à l'égard de Pascal. Le calcul des partis consiste à tracer un arbre à partir d'une interruption fortuite d'un jeu de hasard ; cet « arbre » permet de reconstituer, en les organisant, l'ensemble des positions possibles qui donnent chacun des joueurs gagnant et perdant, et par conséquent de présenter ce que chacun est en droit de demander aux autres de l'enjeu si le jeu vient à s'interrompre. Ce qui est intéressant, *en premier lieu*, dans ces mathématiques que Lacan qualifie de « conjecturales », c'est d'abord que toute position prise en compte peut et doit être doublée de sa négation : on peut supposer qu'elle est, mais elle aurait pu ne pas être ; on peut supposer qu'elle n'est pas, mais elle aurait pu être. Or, c'est très exactement ce qui caractérise le langage qui pose différentiellement ses termes (qu'il s'agisse de signifiants, de signifiés, de phonèmes, de morphèmes, etc.) de telle sorte que leur place aurait pu être prise par un autre terme. La *seconde chose* importante est que, là où Pascal et ses successeurs voyaient des arbres, les techniciens contemporains installent des circuits électriques qui remplacent 'être' et 'non être', 1 ou 0, par *ouvert* ou *fermé*, de telle sorte que les calculs puissent se faire à une vitesse prodigieuse : « s'il y a des machines qui *calculent* toutes seules, des machines qui nous *additionnent*, qui nous *totalisent*, qui font toutes les merveilles que l'homme avait cru jusque-là être le propre de sa pensée, c'est parce que nous avons la possibilité d'établir - grâce à la fée électricité - des circuits, des circuits qui *s'ouvrent* et se *ferment*, qui s'interrompent ou se rétablissent, en fonction de l'existence de portes cybernétisées, de la porte où l'accès règle la clôture, ce qui est la définition essentielle à partir de quoi vous pouvez en développer tout le maniement »⁶. Lacan ne va pas tellement plus loin dans la

⁵ « C'est pour essayer de dissiper cette illusion que nous avons clos le cycle de cette année-là par une conférence sur Psychanalyse et cybernétique, qui a déçu beaucoup de monde, du fait que nous n'y ayons guère parlé que de la numération binaire, du triangle arithmétique, voire de la simple porte, définie par ce qu'il faut qu'elle soit ouverte ou fermée, bref, que nous n'ayons pas paru nous être élevé beaucoup au-dessus de l'étape pascalienne de la question ».

(valas.fr/IMG/pdf/S2_LE_MOI.pdf, note 17, p. 491).

⁶ P. 796.

technique et dans les mathématiques de la cybernétique : on comprend aisément que son texte d'allure historique ait déçu.

Quant à nous, nous pouvons recevoir quelques fragments de la leçon qui permet de rapprocher le fonctionnement de la cybernétique de celui du langage : « La cybernétique procède aussi d'une espèce de mouvement d'étonnement de le retrouver - ce langage humain - car c'est de cela en fin de compte qu'il s'agit, fonctionnant tout d'un coup, presque tout seul, paraissant un tout petit peu nous damer le pion, nous dépasser dans des machines où il est bien venu par quelque part » (p. 317).

Tel que Lacan voit les choses et à ce niveau de généralité, il n'y a pas beaucoup d'enseignement à tirer de la différence de comportement des langues vernaculaires du point de vue de l'expression de l'inconscient. Elles fonctionnent toutes de la même manière et l'on ne voit pas trop comment elles pourraient se différencier en approchant les choses d'aussi haut ou d'aussi loin. Pour notre part, dans *Lacan and the English Language*, nous avons plutôt mis l'accent sur la différence de traitement que les probabilités ont pu recevoir en passant de Pascal, auteur de langue française, à Bayes, auteur de langue anglaise, qui, un peu plus d'un siècle plus tard, va mesurer notre chance d'avoir raison quand nous comparons les degrés de probabilité qu'un « happening » de tel ou tel événement se produise ou ne se produise pas. Les géronatifs anglais font leur entrée dans le calcul des probabilités et ils lui donnent une allure tout autre que celle, encore très substantielle, même si elle l'est moins que chez Fermat, que Pascal lui donnait : on peut désormais calculer des probabilités qui étaient hors d'atteinte du calcul pascalien. Il resterait à montrer pourquoi cette très grande ductilité de la langue anglaise disqualifie celle-ci, aux yeux de Lacan, dans l'expression de l'inconscient ; ce qui est une tout autre affaire.

Rappelons ici que mon problème n'était pas de parler de *tous* les aspects de la langue anglaise telle qu'il en est traité par Lacan ; mais de répondre à une question : celle des raisons de la disqualification par Lacan de la langue anglaise pour traiter de l'inconscient et pour l'exprimer. Nous n'en avons trouvé pour l'heure aucune qui soit incontestablement valable ; même si nous convenons très volontiers que cette question libère beaucoup d'axes de recherches.

nous sommes aperçus que le problème n'était pas aussi nouveau qu'il pouvait le paraître. Très sensible aux aspects qu'on dirait volontiers imaginaires et vécus de la maladie au point d'en faire *partir* les recherches physiologiques et de se refuser à faire des secondes la réalité des entités fictives des premières, Canguilhem ne pouvait pas rater le « grand enseignement de Jackson » et manquer de l'articuler avec celui du philosophe psychiatre que fut A. Ombredane (1898-1958) - dont le parcours n'est pas sans affinité avec celui de l'auteur de *Le normal et le pathologique* -. Quand on distingue, parmi les multiples usages du langage, un « usage intentionnel » d'un « usage automatique », on comprend que l'on puisse distinguer deux moments de l'élaboration d'une proposition intentionnellement et abstraitement significative : un moment subjectif où les notions viennent automatiquement à l'esprit [et] un moment objectif où elles sont intentionnellement disposées selon un plan de proposition ». Or Canguilhem souligne avec A. Ombredane « que, *selon les langues*, l'écart est variable entre ces deux moments » et il en tire, en citant cet auteur, des conséquences importantes pour notre question : « S'il y a des langues où cet écart est très accentué, comme on le voit au rejet du verbe en allemand, il y a aussi des langues où il se réduit. Aussi bien, si l'on se rappelle que, pour Jackson, l'aphasique ne peut guère dépasser l'ordre du moment subjectif de l'expression, on peut, comme l'a fait Arnold Pick, admettre que la gravité du désordre aphasique varie selon la structure de la langue dans laquelle le malade cherche à s'exprimer ». Ainsi, selon la langue qu'il parle, un patient ne présentera pas le même trouble et ce trouble ne sera pas classé de la même façon, si même il a quelque existence selon qu'il est ou que l'on est germanophone ou anglophone. « Il n'y pas de trouble pathologique en soi, conclut Canguilhem, l'anormal ne peut être apprécié que dans une relation » ; ici, la situation à laquelle le malade réagit est offerte par la langue⁷. Loin de nous l'idée de confondre la psychanalyse et la psychiatrie ; mais l'une affronte comme l'autre les questions de la pluralité des langues et de l'impossibilité de compter sur une seule langue pour exprimer les

⁷ *Le normal et le pathologique*, p. 123, pour l'ensemble des textes cités de façon fragmentée par le paragraphe.

symptômes de l'une, l'inconscient de l'autre - que ce soit au cours d'une cure ou dans le règlement d'une question théorique -.

Cela fait plus de trente ans que Lacan est mort et les recherches en intelligence artificielle ont largement débordé le cadre délimité par le calcul des probabilités, la théorie des jeux et les connaissances linguistiques que l'ami de R. Jakobson pouvait mobiliser. On peut regretter que les psychanalystes lacaniens en France ne se penchent pas particulièrement et plus sérieusement sur les questions d'intelligence artificielle et ne le font qu'avec un étonnant 'classicisme'. Pour deux raisons contraires, semble-t-il. La *première* étant que la fabrication technique de l'intelligence paraît évacuer radicalement la notion d'inconscient ; la *seconde*, diamétralement opposée, étant que cette intelligence n'implique absolument rien d'autre que des fonctionnements inconscients.

2. Je vais m'intéresser désormais au second groupe de remarques de mon contradicteur. Il ne s'agit pas là de la réponse que je lui ai empiriquement faite, lors de la Table ronde du 5 juin 2021, mais de celle, qui n'en est pas moins vraie et qui est même tout aussi réelle que celle que j'aurais pu lui faire en quelque dialogue, comme on en trouve chez Platon, reconstruisant les relations idéales entre Socrate et quelques-uns de ses interlocuteurs, et tentant donc de faire une réponse idéale à quelque question idéale, comme s'il se fût agi d'un dialogue qui a réellement eu lieu :

« Je vous accorde un grand nombre d'entre elles.

D'abord : que la façon dont on conceptualise dans une langue dépende en partie des mots et de la syntaxe dont on y dispose me semble tout à fait admissible, pourvu qu'on limite ce propos. Je viens de prendre l'exemple de Bayes qui se sert du gérondif anglais pour exprimer les événements qui sont en train de se faire, qui se sont faits ou qui se feront et je reconnais là une souplesse de l'anglais qui a permis à Bayes de découvrir ce que nous appelons aujourd'hui, d'un terme ambigu, les « probabilités subjectives ». Ambigu, parce que les probabilités bayésiennes ne sont pas moins « objectives » que les autres que l'on qualifie directement d'« objectives », les résultats des premières n'étant pas moins recevables intersubjectivement que ceux des autres probabilités ; mais elles sont « subjectives » en ce que les démonstrations portent sur des fractions de certitude plutôt que sur des choses - représentables par les faces d'un dé, les boules tirées d'une urne, les billets sortis d'une loterie ou les points d'impact sur une cible. L'anglais peut, sans aucune peine, substantiver des actes de l'intelligence, rapporter, sans difficulté, les uns aux autres, les gérondifs qui les expriment. Je pense qu'il fallait disposer d'une langue comme l'anglais pour que cette idée de *probabilités subjectives* (comme on les appelle désormais) puisse naître dans le monde savant. Toutefois, une fois le concept né, il est bien entendu qu'il a pu parfaitement se développer dans toutes les langues, avec un certain retard. S'il eût été difficile de l'inventer en français, la langue n'aidant guère, il ne l'était pas de l'introduire en cette langue française, qui n'était pas la mieux adaptée à sa création, et de le développer une fois créé ailleurs - en anglais, donc -. Condorcet et Laplace le feront très bien, non sans gauchissement du point de vue de Bayes. Ce fut une pomme de discorde - la seule, je crois, avec mon ami Jacques Houis, qui n'admettait pas que le problème que vous soulevez à propos de *language* ait la moindre incidence sur nos façons de penser la différence de *langue* et de *langage*.

Je vous accorde aussi, en second lieu que Lacan travaille souvent d'un bout à l'autre de sa vie de chercheur, avec la même formule mais qu'il ne lui donne plus du tout le même sens ni le même usage au fur et à mesure qu'il s'éloigne de la première occurrence. C'est le cas de la formule « L'inconscient est structuré comme un langage ». Le *stade du miroir* a, lui aussi, changé je ne sais combien de fois de statut dans son œuvre. Il est difficile de fixer ce que Lacan appelle *miroir*, qui n'est pas seulement un objet réfléchissant la lumière, mais qui peut être l'Autre ou toutes sortes d'êtres qui n'ont pas d'existence matérielle.

Il sera plus difficile de nous mettre d'accord sur un autre point qui consiste à tirer argument du *Finnegans Wake* de Joyce pour contester qu'il y ait des langues vernaculaires spécifiques. Il n'existerait que des langues mêlées les unes aux autres. Certes, nous convenons qu'il n'existe pas de langues pures et que chaque langue évolue sous son propre effet et au contact ou sous l'effet des autres langues. Mais il n'en faut pas pour autant perdre de vue que l'on puisse distinguer, dès les premiers instants, quelqu'un qui parle « correctement » une langue de celui qui ne sait pas la parler.

On peut commettre des fautes dans une langue et se trouver en panne pour la bien parler. Lacan en a fait tristement l'expérience quand il n'a pu terminer un discours commencé imprudemment en anglais et probablement sans notes dans une instance internationale de la psychanalyse, devant un pare-terre d'anglophones. On doit apprendre, d'une langue, ses mots et sa syntaxe, pour pouvoir commencer à la parler correctement. On peut, certes, modifier une langue en restant compris par ses interlocuteurs, mais c'est à condition de ne modifier ses mots et sa syntaxe qu'à la marge, en s'appuyant suffisamment sur les tournures anciennes et en laissant entendre qu'on les connaît et qu'on s'en sert au moins implicitement.

En revanche, sur la question de l'homophonie et de l'homonymie, j'ai grand peur que nous différions très franchement. Si elles sont évidemment à prendre en compte, elles diffèrent aussi d'une langue à l'autre. À travers des calembours généralement inconscients, le sujet, qui ne croit dire qu'une chose à la fois, en dit en réalité plusieurs, non pas par un effet d'étymologie, mais simplement par un effet d'usage. Vous citez à juste titre, en français, toute une série d'homonymes, c'est-à-dire de mots qui s'entendent de même, quoiqu'ils aient un sens différent (voeu / veut ; non / nom ; deux / d'eux ; etc.) et on pourrait indéfiniment allonger la liste (mors / mord / mort ; mer / mère ; père / pair ; pas / pas, etc.). Que le psychanalyste tienne le plus grand compte de ces équivoques constitue l'un des fondements de son activité avec l'analysant. Aussi bien n'est-ce pas du tout cela que je mets en question.

Ce qui me paraît douteux et tourner le dos à ce qui peut être une explication rationnelle, c'est quand le calembour, le jeu de mots, l'homophonie, l'homonymie, ne sont pas seulement des objets de réflexion et d'explication, mais qu'ils constituent l'essence même du travail psychanalytique dans ses fonctions théoriques d'explication ou de leur prétention. J'ai entendu de mes propres oreilles et lu que Lacan s'intéressait à la théorie des quanta pour en faire usage en analyse ; pourquoi pas ? Je suis persuadé que les méthodes de la psychanalyse sont parfois plus proches de celles de la physique que d'une interprétation - très sujette à caution - dans ce qu'il est convenu d'appeler les « sciences humaines ». Pierre Kaufmann l'a plus que suggéré dans son *Kurt Lewin*. Mais on verse dans l'irrationalité, on sort de toute scientificité, et de toute loyauté dans l'explication, lorsqu'on prétend légitimer le recours que fait Lacan à la théorie des quanta par le piètre jeu de mots qui voudrait que Lacan porte en son nom, comme une sorte d'anagramme, au moins une partie de « la quanta ». Passe encore, même si le jeu de mots est faible, que l'on puisse dire que « Jacques Lacan en a sa claque » et que Lacan, souffrant d'un mal de dos, peut-être en raison d'un surcroît de travail, fasse ressortir que « Jacques claque han ! » - pour suggérer qu'il « en a plein le dos » - ; mais que l'on fasse une raison d'une explication qui n'est plus qu'un jeu de mots ne saurait passer pour sérieux devant quiconque passe son temps à analyser, s'instruire et reconstruire des choses un peu compliquées. Il est impossible de prendre pour raison ce qui n'est que calembour, même s'il est légitime d'éclairer un calembour. Ainsi est-il difficile de prendre au sérieux la fameuse formule « les non dupes errent » pour la raison suivante : qu'il est complètement impossible d'en donner un équivalent dans une langue étrangère ; or que vaut une explication qui n'aurait de sens que dans une langue pour y surprendre et pour y faire rire ? Les homonymies doivent être sérieusement analysées et donner lieu à des raisons, mais elles ne sauraient être elles-mêmes des raisons ou tenues pour telles. Ce goût de l'équivoque, défendu par certains analystes, disqualifie la psychanalyse bien inutilement ; et là où l'on peut prendre chez elle des leçons de raison et d'intelligence vive - de *wit*, de *Witz* et d'*insight* - sur ce qu'est une explication et ce que nous appelons « raison », elle ne fait plus que singer des explications, sans aucun travail. On n'a rien à gagner de confondre ce qui est à expliquer avec ce qui explique, comme si le problème même était sa solution.

Ce qui me paraît douteux et tourner le dos à ce qui peut être une explication rationnelle, c'est quand le calembour, le jeu de mots, l'homophonie, l'homonymie, ne sont pas seulement des objets de réflexion et d'explication, mais qu'ils constituent l'essence même du travail psychanalytique dans ses fonctions théoriques d'explication ou de leur prétention. J'ai entendu de mes propres oreilles et lu que Lacan s'intéressait à la théorie des quanta pour en faire usage en analyse ; pourquoi pas ? Je suis persuadé que les méthodes de la psychanalyse sont parfois plus proches de celles de la physique que d'une interprétation - très sujette à caution - dans ce qu'il est convenu d'appeler les « sciences

humaines ». Pierre Kaufmann l'a plus que suggéré dans son *Kurt Lewin*. Mais on verse dans l'irrationalité, on sort de toute scientificité, et de toute loyauté dans l'explication, lorsqu'on prétend légitimer le recours que fait Lacan à la théorie des quanta par le piètre jeu de mots qui voudrait que Lacan porte en son nom, comme une sorte d'anagramme, au moins une partie de « la quanta ». Passe encore, même si le jeu de mots est faible, que l'on puisse dire que « Jacques Lacan en a sa claque » et que Lacan, souffrant d'un mal de dos, peut-être en raison d'un surcroît de travail, fasse ressortir que « Jacques claque han ! » - pour suggérer qu'il « en a plein le dos » - ; mais que l'on fasse une raison d'une explication qui n'est plus qu'un jeu de mots ne saurait passer pour sérieux devant quiconque passe son temps à analyser, s'instruire et reconstruire des choses un peu compliquées. Il est impossible de prendre pour raison ce qui n'est que calembour, même s'il est légitime d'éclairer un calembour. Ainsi est-il difficile de prendre au sérieux la fameuse formule « les non dupes errent » pour la raison suivante : qu'il est complètement impossible d'en donner un équivalent dans une langue étrangère ; or que vaut une explication qui n'aurait de sens que dans une langue pour y surprendre et pour y faire rire ? Les homonymies doivent être sérieusement analysées et donner lieu à des raisons, mais elles ne sauraient être elles-mêmes des raisons ou tenues pour telles. Ce goût de l'équivoque, défendu par certains analystes, disqualifie la psychanalyse bien inutilement ; et là où l'on peut prendre chez elle des leçons de raison et d'intelligence vive - de *wit*, de *Witz* et d'*insight* - sur ce qu'est une explication et ce que nous appelons « raison », elle ne fait plus que singer des explications, sans aucun travail. On n'a rien à gagner de confondre ce qui est à expliquer avec ce qui explique, comme si le problème même était sa solution.

On pourrait se demander si forger ce mot *lalangue* - en un seul mot - n'est pas destiné à remplir un fossé qui se trouve entre la langue et le langage, en français, et à transformer en une multitude de degrés ce qui se présentait comme un hiatus, un gap entre la langue et le langage. Mais il y a loin entre le pointage d'une difficulté et sa solution. Regardons ce point de plus près.

Lalangue est un immense réservoir d'usages aux confins indéterminés, mais qui a le mérite d'exister concrètement, car si on parle japonais, chinois ou hongrois devant moi, je saurai que l'on parle ou que l'on me parle, mais je serai incapable de comprendre ce qui se dit. *Le langage* est, au contraire de *la langue*, une sorte de pouvoir général, mais qui n'existe pas plus qu'une construction à partir des langues. Si l'on parle une langue, on ne parle pas le langage en français, à la différence de ce qui se passe en anglais où l'on peut « speak French or English language ». L'identification entre *langage* et *langue* n'est pas plus satisfaisante que leur distanciation radicale. On comprend qu'il fallait forger cette espèce d'intermédiaire qu'est *lalangue*. Mais n'est-ce pas plus l'indication d'un problème ou plutôt d'un ensemble de problèmes que leur résolution ? On ne résout pas un problème en se contentant de le poser. Comme on peut inventer un instrument fictif ou idéologique qui permettrait de différencier puis de déterminer des degrés de plaisir ou de déplaisir, on peut fabriquer des degrés entre langue et langage, fort bien imaginer les avantages d'une telle notion, mais aussi rester impuissants à s'en servir. On voit la nécessité de cette notion, mais on ne voit pas forcément son opérationalité.

L'immense majorité des textes de Lacan sont lumineux et constituent un matériau d'éducation de premier ordre ; mais il nous paraît que certains analystes confondent le discours de l'analysant avec le leur propre et font, sous couleur de travail psychique original, de la mauvaise poésie, de mauvais proverbes et des rébus à la place d'analyses. Je m'empresse de dire que je n'ai pas rencontré cette attitude chez les psychanalystes new-yorkais de l'Après-coup ; et que l'humour et l'ironie ont toujours accompagné ce que j'appellerai volontiers un « scepticisme analytique ». En tout cas, je n'ai jamais eu qu'à être heureux, parmi eux, et me réjouir de leur liberté d'esprit et de leur générosité pour accueillir les raisons des uns et des autres, fussent-elles contradictoires ».

TRANSLATION IN ENGLISH OF THE AUTHOR'S RESPONSES TO OBJECTIONS

It is in these terms that Daniel Heller-Roazen spoke to criticize the book in a friendly way. I would not have been able to give on the spot a sufficiently elaborate answer to the objections; Daniel has

first sent to me, on June 5, 2021, the notes, already very constructed, from which he spoke at the Round Table and so, to which I could prepare at leisure the following answer. And then, I received, on February 2d, 2022, the previous text, perfectly elaborated, to which I want to answer because it highlights two major defects in the work.

1. I put aside, and recognize, the awkwardness that leads me to unduly include among Berkeley or Peirce among *English authors*, where I should have talked of *English speaking* or *English writing authors*, but, by chance, this clumsiness has almost no bearing on the problems I pose inside the book. On the contrary, the two problems posed by Daniel Heller-Roazen are of major importance and point to two difficulties of Lacanism. The *first* is that *Lacan and the English Language* has not enough emphasized on cybernetics and the relation it can have with language in general and particularly with English language. The critic points out that Seminar II (1954-1955) gives a great place to cybernetics; the talk given by Lacan on the matter that closes this Seminar year, once the orators, Koyré, Hyppolite, Merleau-Ponty, Benveniste and Lévi-Strauss have each spoken, is a kind of provisional conclusion on the question. The title of this conference delivered at the psychiatric hospital Sainte-Anne (Paris) where the Seminar took place all year round was: *Psychanalyse et cybernétique ou de la nature du langage*. Daniel Heller-Roazen argues that Norbert Wiener is quoted therein. Our review did not allow to find any direct indication of the other names -those of C. Shannon, W. Weaver, J.Z. Young- quoted by our objector, even if we agree that Lacan could not have ignored them. It is clear that, in the 1950s, a movement took place in the United States of America, including European researchers, largely financed by the Rockefeller Foundation with a view of reorienting the social and cultural sciences and of putting them in the wake of mathematics suitable for structural methods.⁸

The conference of Lacan comes a little late and at the end of the course of a movement started at least five years ago. Lacan had every way to know about this new research from Lévi-Strauss who was still his friend then and from Jakobson who had taken advantage of the American patron and remained his friend until the end. The principal idea of this group of researchers was to substitute for the subject-philosophies then overriding close to phenomenology but unable to suit the new developments of those sciences it was agreed to call, even reluctantly, « human sciences », a structural theory with which American mathematicians (like C. Shannon who wrote *A Mathematical Theory of Communication*, prefaced by Weaver) and French mathematicians (like L. Brillouin) tried to come up, by radically removing the pretended subjective foundations of these sciences.

Certainly Daniel Heller-Roazen did well to draw attention to the American cybernetics, to which we preferred the Theory of games that largely inspired Lacan -as we have emphasized it, by devoting a full section to Von Neumann and Morgenstern-; however, the influence of that discipline on that author should not be exaggerated. Two signs show that we must not give into the temptation to increase it. The *first* is that Lacan was conscious, afterwards, but also in presenting it -he takes so many precautions-, that his own talk was far behind what could be expected of it. He likely deceived some of his audience that were more engaged in the American adventure. The truth is that he does not know the mathematics that underpin the cybernetics and that he will give the history of the discipline, no doubt brilliantly, but contrary to what was expected of him, by speaking of Condorcet's election theory and of the Pascalian theory of wagers (responding to the problem sometimes called *problem of division* or *problem of the points*). However, from the point of view of the American cybernetics, the account was not there and the mere allusion to the name of Wiener, even presented as «one of the most eminent engineers in these kinds of researches», the one that anyway invented the name of cybernetics, would not suffice. The *second sign* is precisely that the allusions to cybernetics, numerous in the Second Seminar, will become rare in the IIIrd and dry up to the point

⁸ « It is common knowledge that the Foundation provided generous support to many personalities in cybernetics, among which we find Norbert Wiener, Claude Shannon and Oskar Morgenstern. Nevertheless no one has yet closely studied the founding received at the same time by Jakobson and Lévi-Strauss ». The author of the article untitled « La cybernétique 'américaine' au sein du structuralisme 'français' », Bernard Geoghegan attempts «to fill a gap by exposing how the interest shown by the Rockefeller Foundation for science and cybernetics guides the researches of Jakobson and Lévi-Strauss in these disciplines» (*Revue d'anthropologie des connaissances*, 2012/3 (vol. 6, n° 3, p. 585-601).

that there is no more place left in the other Seminars and that he relies on other - much more diversified- mathematical approaches in view to deal with the « mathèmes » he needs and use of them he will never give up, tapping into various parts of mathematics (the calculation of probabilities, the games theory, the knot theory and, wider, topology).

We would not want to give up what can duly be perceived as a deficiency of our book; but we prefer to explain why the junction point between the English language and cybernetics had partially escaped us.

Because we agree with our interlocutor and friend that the question raised by the American cybernetics was -and still is- so important to deal with the problem that it served as a common thread in our book and that we would have had interest asking it in terms that were not necessarily close to those of Lacan. If the unconscious is structured like a language, if any language works mechanically, without requiring fundamentally a subject that arouses it, what singularizes the « English machine » from the « German machine » or from the « French machine » to the point that the unconscious could not be expressed in it, whether it be in an analyzand's discourse or in the discourse of the theorist?

Let us start from the cybernetics' debt to Pascal. The calculation of the Pascalian problem of division is solved by drawing a logic tree from the accidental interruption of a game of chance; this « tree » makes it possible to reconstitute, by reorganizing them, all the possible positions that give, in turn, each of the players, winner and loser, and consequently to show what each may request the others to give him his share of the stake if the game is interrupted. What is interesting in those mathematics that Lacan qualified « conjectural » is *first* that any position taken into account can and must be doubled by its negation: one can suppose its being but it could have not been; one can suppose its not being but it could have been. But that is exactly what makes the language when it poses differentially its terms (whatever signifying, signifieds, phonemes, morphemes, etc.) in such a way that one place could have been taken by an other term. The *second important thing* is that, where Pascal and his successors saw trees, contemporary technicians install electric circuits that replace the oppositions « to be » or « not to be », 1 or 0, by *open* or *closed*, in such a way that the calculations can be done at a prodigious speed: «if there are machines that *calculate* on their own, machines that *add* for us, that *totalize* for us, that make all the marvels which man had hitherto believed to be the essence of his thought, it is because we have the possibility of establishing - thanks to the electricity fairy- circuits that *open* and *close*, interrupting and reestablishing themselves, in terms of cybernetic doors, from the gate where access rules the fence, that is the essential definition from which you can develop all the handling of it».⁹ Lacan does not go much further in the technique and mathematics of cybernetics: we understand that his seeming historical text was disappointing.

As for us, we can receive some fragments of the lesson that allows to bring together the functioning of cybernetics and the working of languages: « Cybernetics proceeds also from a kind of movement of astonishment of finding it -the human language-, because that is what it is all about, functioning all of a sudden, almost by itself, seeming to outweigh us a little bit, to overtake us by machines in which it must have come from somewhere » (p. 317).

As Lacan sees things and at this level of generality, there is no many lessons to learn about difference of behavior between vernacular languages from the point of view of the expression of unconscious. They all work the same way; we do not see how languages could be differentiated by looking at them from so high and so far. For our part, in *Lacan and the English Language*, we preferred to attempt highlighting how probabilities are dealt with and how they differ, by passing from Pascal, a French writing author, to Bayes, an English writing author that, a little more than a secular after Pascal, measures «my» chance to be in the right by comparing the degrees of the probability that such or such event may happen or may not happen. The English gerunds enter the calculation of probabilities and give them a look quite different from that Pascal could have given to them before, in a still substantial way;¹⁰ Bayes made it possible to calculate probabilities beyond the reach of Pascalian calculation. As for the expression of the unconscious, it would remain to show

⁹ P. 796.

¹⁰ Even it is less substantial than in Fermat's work.

why the too great ductility of the English language could be for it an impediment; which is quite a different matter from that undertaken by Lacan.

Let us recall here that my problem was not to talk about *all* the aspects of the English language treated by Lacan; but it was to answer one question: the reasons of the disqualification by Lacan of the English language to deal with the unconscious and even to express it. We have so far found no indisputably valid reason for that; even if we agree that this question, such it is posed by Lacan, frees up a lot of lines of research.

However, reading *Le Normal et le Pathologique* that Canguilhem published in 1943, we realized that this problem was not as new as it might seem. Very sensitive to the aspects of the disease we would qualify imaginary and lived, to the point of starting from them physiological research, and of denying the latter to be the real entities of the fictitious entities of the further, Canguilhem could not miss the «great teaching of Jackson» and avoid to articulate it with the teaching of the philosopher psychiatrist A. Ombredane (1898-1958) - whose cursus was not without affinity with the one of the author of *Le Normal et le Pathologique*. «When we distinguish, among the diverse uses of the language, the «intentional use» <l'usage intentionnel> from the «automatic use <l'usage automatique>», we understand that it can be distinguished two moments in the elaboration of one proposition, whether it be intentionally meaningful or whether it be abstractedly meaningful: a subjective moment when the notions occur automatically to mind [and] an objective moment when they are intentionally arranged according to a plan of proposal». But Canguilhem highlights with Ombredane «that, *depending on the languages*, the gap varies between the two times» and, quoting this author, he draws, from this remark, important consequences for our question: «If there are languages in which this gap is very deep, as we can see, with the rejection of the verb in German, there are also languages in which it is narrow. As well, if we remember that, for Jackson, the aphasic can hardly go beyond the order of the subjective moment of the expression, one can admit, like Arnold Pick, that the severity of aphasic disorder varies depending on the structure the language in which the patient seeks to express himself». So, depending on the language a patient speaks, he will not have the same disorder and this disorder will not be classified in the same way; if even that disorder has some existence depending on whether one is German-speaking or English-speaking. «There is no pathological disorder *per se*, Canguilhem concluded; the abnormal may only be appreciated within a relationship»; here, the situation in which the patient reacts is offered by the language. Far be it from us to confuse psychiatry with psychoanalysis; but the former deals as the latter with the question of the plurality of languages and with the impossibility of relying on a single language to express the symptoms of the former and the unconscious of the latter -either during a cure or in the treatment of a theoretical question-.

It is more than thirty years since Lacan died and research in Artificial Intelligence (AI) has gone far beyond the framework bounded by the calculation of probabilities, the game theory and the linguistic knowledge that the friend of R. Jakobson could mobilize. We can regret that Lacanian psychoanalysts, particularly in France, do not pay serious attention to the questions of AI or only do it with an astonishing 'classicism'. It seems to be for two contrary reasons. The *first* is that the technical manufacture of artificial intelligence seems to radically evacuate the question of unconscious; the *second*, diametrically opposed, being that this intelligence involves absolutely nothing but unconscious functionings.

2. I will now focus the second group of comments of my friend-opponent. This is not the answer I actually gave to my interlocutor during the Round Table of June 5, 2021, but it is the reply which, though being not the empirical answer I gave, is quite real, being the answer I could have given, as in some dialogue we can find in Plato, rebuilding ideal relationships between Socrates and some of his interlocutors, and so tempting to give an ideal response to an ideal question, as if it were in a dialogue that really happened :

« I grant you many of these remarks, even when they are objections; two, mainly.

First, that the way one conceptualizes in a language depends partially on the words and the syntax available in it seems to me perfectly admissible, provided one limits this statement. I just took the

example of Bayes who uses the English gerund in view to express the events that are occurring, that occurred, or will occur, and I recognize here a flexibility of the English language that allowed Bayes to discover what is called nowadays, not without ambiguity, *subjective probabilities*. Ambiguity, because Bayesian probabilities are no less « objective » than the others, directly qualified of « objective », the issues of the former being no less intersubjectively relevant than those of the other probabilities; but they are subjective because of the demonstrations lying on certainty fractions rather than on things -representable by the faces of a dice, balls drawn from an urn, raffled tickets or the points of impact on a target. The English language can directly substantiate the acts of the mind, make relations between the gerunds that express them. I think it was necessary to have a language like the English so that this idea could be born in the scholarly world. However, it is understood that the concept, once born, can be developed perfectly in all languages -as it was, though with some delay according to each language. If it had been difficult to invent it in French, that language hardly helping, it was not difficult to introduce it in that French language, that was not the best suited to its creation, and to develop it in that other language, once created -so in the English language -. Condorcet and Laplace will do it noticeably, though not without a warping relatively to Bayes, its creator. It was a bone of contention -the single, I think- with my friend, Jacques Houis, who could not admit that the problem you raise concerning *language*, might have the least incidence upon our ways of thinking the difference on which the French insists so much between *langue* and *langage*.

Secondly, I also grant to you that Lacan works, often throughout his researcher's life, with the same formula, but that he no longer gives it the same meaning or the same use as it gets further from it away from its first occurrence. Such is the case of « *Unconscious is structured as a language* ». The *mirror stage* has changed status in his work I don't know how many times. It is hard to fix what he calls *mirror*, which is not only a surface reflecting the light, but which may be the Other or any kind of beings that do not need material existence.

In contrast, I do fear that we very frankly differ about the question of homophony and of homonymy. If they must be taken into account, these qualities differ from language to language. Through generally unconscious puns, the subject that thinks he is only saying one thing at a time, really says many things, not only by an effect of etymology, but by a mere effect of use. You duly quote, in French, a full series of homonyms, i.e. of words that sound the same even though they have different meaning (voeu / veut ; non / nom ; deux / d'eux ; etc.) and the list could be extended indefinitely (mors / mord / mort ; mer / mère ; père / pair ; pas / pas, etc.). Psychoanalysis takes the greatest account of these equivocations as a foundation of its activity with the analysand. Besides it is not that all what I am questioning.

It looks to me doubtful and seems to turn one's back on a rational explanation when the puns, the plays on words, the homophonies, the homonymies, are not only objects for the reflection and explanation, but are also the essence of the psychoanalytical work in its very theoretical functions of explanation or of pretended explanation. I heard with my own ears and read that Lacan was interested in quanta theory to make use of it in psychoanalysis; why not? I am convinced that methods of psychoanalysis are often closer to those of the physics than a very questionable interpretation through what is known as « human sciences »: Pierre Kaufmann does not just suggest it in his *Kurt Lewin*. But we fall into irrationality, we get out of all scientificity and of all loyalty when it is claimed to legitimize Lacan's recourse to the quanta theory by the poor pun that would emphasize that the name of « Lacan » contains within it, as in an anagram, at least a part of « la quanta ». It may be admitted, though the pun be weak, that Lacan could say « Jacques Lacan en a sa claque » and that, suffering from his back, maybe due to overwork, he highlights that « Jacques claque han! » -in view to suggest that he « en a plein le dos »;¹¹ such a pun is a fun. But turning into reason what is no more than a pun cannot be considered serious before anyone who spends their time analyzing, learning and reconstructing somewhat complicated things. It is impossible to take for reason what is only a pun, even if it is legitimate to explain a pun. So it is difficult to take seriously the famous formula « les non dupes errent » - les noms du père - for the following reason: it is radically impossible to give of

¹¹ « En avoir sa claque » or « en avoir plein le dos » are two vulgar expressions to say « to be sick and tired », or more simply « to have enough » or « to have had enough » (of something).

it an equivalent in a foreign language; and so, what is an explanation worth that only makes sense in one language to surprise or make people laugh? It is necessary to analyze seriously the homonymies in order to give rise to reasons but homonyms cannot themselves be reasons or taken for them. The taste for equivocation, defended by certain analysts, disqualifies psychoanalysis uselessly; and where it would be possible to take lessons of reason and of subtle intelligence -of *wit*, of *Witz*, of *insight*- about what could be an explanation or what we call « reason », it only apes explanations, without the least work. We have nothing to gain from confusing what is to be explained with what explains, as if the problem could be by itself its own solution.

One might wonder if coining the word *lalangue* is not meant to fill the gap between *la langue* and *le langage*, in French, and to transform into a multitude of degrees what looks like a hiatus between these two notions. But it is far from pinpointing difficulties to solving them. Let us take a closer look at this point.

Lalangue is a huge reservoir of uses with indeterminate borders, which has the merit of concretely existing, for if somebody speaks Japanese, Chinese, Hungarian in front of me, I will know that he is speaking or that I am spoken to, but I will be unable to understand what is said. Instead of *la langue*, *le langage* is a kind of general power, but that does not exist more than a construction from the tongues. If one speaks «une langue», one does not speak, in French, «le langage», unlike what happens in English where it is possible to «speak French or English language». The identification between *langage* and *langue* is no more satisfactory than their radical disjunction. One understands the need to forge an intermediary that could be *lalangue*. But is it not more the indication of a problem or rather of a set of problems than their solving? You do not solve a problem by just posing it. As we can invent a fictitious or ideological instrument that would allow to discriminate, then to determinate, degrees of pleasure or displeasure, we can establish degrees between *langue* and *langage*, fancy the advantage of such a notion or graduation, but also remain powerless to use it. We see the need of this concept, do not necessarily see its operability.

The overwhelming majority of Lacan's texts are bright and constitute an educational material of first order; but it seems to us that some analysts confuse the analysand's discourse with their own discourse and make, under the cover of an original psychic work, a kind of bad poetry, bad proverbs, and puzzles instead of analyses. I hasten to say that I have not encountered this attitude among New York's psychoanalysts of *Après Coup* <Afterwards> ; and that the humour and the irony have always accompanied what I would like to call an «analytical skepticism». In any case, I only had to be happy among them, to rejoice in the freedom of spirit and in their generosity to welcome the reasons of each other, however contradictory.»

**LES POINTS QUE JEAN-PIERRE CLERO AURAIT SOUHAITE ABORDER AU COURS DE LA TABLE
RONDE MAIS QU'IL N'A PAS ETE POSSIBLE DE TRAITER LORS DE L'ECHANGE DIRECT PAR ZOOM
LIMITE A DEUX HEURES**

Le texte d'où est parti l'ouvrage est le suivant :

RSI, 11 février 1975 :

« Il est tout à fait certain que ni les Anglais, ni je ne dirais pas les psychanalystes anglais - je n'en connais qu'un qui soit anglais et encore il doit être écossais probablement - - lalangue, je crois que c'est la langue anglaise qui fait obstacle ». Et, un peu plus loin : « Je ne suis pas le premier à avoir constaté cette résistance de la langue anglaise à l'inconscient ».

Une petite énigme : de quel psychanalyste s'agit-il ? De Glover ? Reik et Winnicott sont morts. Il ne se peut que ce soit Szasz, puisque Lacan est trop critique à son égard.

I. Commençons par quelques mots complémentaires sur les questions de traduction

Je crois que j'ai eu beaucoup de chance avec le traducteur, parce qu'il ne partage pas le préjugé ordinaire que les langues sont intraduisibles les unes dans les autres. Pourvu qu'on se retrouve les manches, qu'on connaisse les deux langues, l'anglais et le français, aussi bien l'une que l'autre, et qu'on ait quelque imagination, on parvient à traduire en anglais les phrases de Lacan - même si l'auteur s'est voulu crypter -.

L'acte même de cette traduction a été iconoclaste. Il a décapé les préjugés et jeté des coups de projecteur partout où l'on parlait d'*intraduisible*. La meilleure façon d'inquiéter cette notion d'*intraduisible*, qui est dangereuse parce qu'elle encourage l'argument paresseux du « À quoi bon ? », est de faire d'excellentes traductions. S'il est de bonnes traductions et s'il en est de mauvaises, c'est au moins que des traductions sont possibles.

Jacques Houis recherche, dans une langue très relevée, le mot le plus juste, qui se trouve le plus souvent dans la partie saxonne de la langue ; un mot auquel ne pense pas spontanément le francophone qui lit de l'anglais ou en écrit.

La traduction anglaise fait passer le latin ou le roman du côté du saxon ; elle va chercher ses mots dans les entrailles du saxon, dans les trésors du saxon : ce qui change complètement l'imaginaire de ce qui est dit. Jacques n'est pas où on attend ordinairement le traducteur. Si, la plupart du temps, le mot latin ou le mot roman est changé contre un mot saxon, il peut arriver, contre toute attente, que le mot latin soit choisi alors qu'on attendait un mot très franchement anglais. Par exemple, au lieu de : « the affective attitudes that traverse her », on attend « that run through her » ; Jacques Houis écrit « traverse ».

Il est intéressant de regarder les allers-retours entre les langues et leurs dérivés. L'imaginaire des mots change complètement de l'une à l'autre.

Si un francophone se traduit lui-même en anglais, il reste en réalité dans sa langue et se sert de la langue étrangère pour revenir très vite à la sienne. La règle est de ne pas « se traduire » soi-même. Pour qu'une traduction soit réussie, il faut qu'elle s'écarte beaucoup de sa langue initiale, sans chercher quelque imitation dans une autre langue, utilisée comme miroir de celle qui lui est plus familière.

En usant d'une langue très riche, étincelante, la moins abstraite possible, le traducteur dément, par son acte même, que les langues soient intraduisibles les unes dans les autres. On voit de l'intraduisible là où on ne sait pas traduire ; on voit simplement, dans un miroir, sa propre impuissance. Rien de plus imprudent que d'exposer les phrases qu'on ne sait pas traduire. On met leur lecteur au défi d'y parvenir et il y a toujours bien quelqu'un qui y parvient. Les phrases que Bruce Fink donne comme n'étant pas traduisibles, Jacques les traduit et, comme Diogène prouvait, contre les Éléates qui le contestaient, le mouvement en marchant, il montre que leur traduction est possible en la faisant, renvoyant donc ainsi les pseudo-traducteurs à l'apprentissage de leur métier et la prétendue incompréhension de Lacan par les anglophones à un effort supplémentaire de lecture attentive.

Il y a une incontestable richesse du langage lacanien ; et ce qu'a fait Jacques Houis, dans sa traduction, c'est mettre au service d'une traduction qui paraissait, aux yeux de l'opinion courante voire à ceux prétendument éclairés, compromise d'entrée de jeu, l'incomparable richesse de l'anglais tant par le nombre de ses mots que par la facilité de ses tournures ; et ainsi de faire mentir ceux ou celles qui se crispent sur le dogme de l'intraduisibilité des langues entre elles. Ce que j'ai beaucoup aimé, c'est le pari gagné des traductions de Jacques : normalement, étant donnée la vulgate qui veut que l'anglais et le français ne peuvent se traduire l'un dans l'autre et que Lacan, en particulier, soit intraduisible en anglais, cet ouvrage était impossible, et son pari perdu d'avance. Jacques montre en le faisant, qu'on peut traduire des textes de Lacan ; qu'on peut traduire des textes sur Lacan. S'il est imprudent de dire qu'une chose est faisable avant de l'avoir faite, on ne peut jamais dire non plus que l'on ne parviendra pas à faire une chose avant de l'avoir essayée, puissamment, loyalement. Autrement, quelle est la valeur de sa parole ?

Le travail de Jacques consonne avec celui de Lacan, par la richesse rabelaisienne de son vocabulaire qui se sert de beaucoup de mots concrets et d'une sorte de luxuriance verbale. Je ne veux pas dire qu'on ne tombe, de temps à autre, sur des difficultés insolubles. Les seules limites que connaît

le travail de Jacques sont celles que Lacan trace lui-même en français : personne ou presque ne sait spontanément ce que veut dire *berquinade* en français (c'est-à-dire une histoire fade et sentimentale, à la manière de Berquin) ; on comprend que Jacques ait du mal à rendre en anglais un terme déjà très recherché en français.

Ajoutons que cette impression de rareté, de préciosité va tout à fait dans le sens de Lacan, surtout du Lacan des années de maturité. En ce sens, malgré toute l'utilité de l'entreprise, rendre Lacan classique, c'est un peu le faire mourir ; et répéter indéfiniment ses jeux de mots n'est pas tellement plus enrichissant.

Lacan, en principe, rejette l'anglais pour être une langue incapable d'exprimer l'inconscient, fût-ce pour le théoriser, mais son admiration pour l'anglais ne fait aucun doute, comme le montrent les exemples suivants : il s'attarde sur la différence de *without* et de *sans* ; et il se sert en réalité beaucoup de l'anglais, même pour fabriquer ses propres jeux de mots (comme *daysens / décence, poignancy*), mais aussi des notions : *oddité* (incompréhensible en français sans *odd*), *he was blowed (soufflé)* (plutôt que *blown*). Paradoxalement, Lacan, grand faiseur de néologismes, a sans doute plus de facilité à fabriquer des mots avec l'anglais qu'avec l'allemand. S'il est amateur de calembours dans sa propre langue, il se livre aussi à des calembours polyglottes plus compliqués ; nous venons de le voir avec *daysens* ; c'est un point qui, évidemment, le rapproche de Joyce dont on sait que *Finnegans Wake* en contient. (On cite souvent le fameux : *Who ails tongue caddeau, espace of dumbisilly? Qui a mal à la langue, espèce d'idiot ?* Mais aussi : *Où est ton cadeau, espèce d'imbécille ?* À condition tout de même que la phrase soit prononcée avec un accent anglais !).

Lacan ne fait pas non plus la fine bouche pour emprunter, comme ses collègues, à l'anglais *splitting, scanning, fading, acting out, talking cure, chimney sweeping*, etc., alors que tous ces mots pourraient se dire en français : il fait comme les autres psychanalystes et psychologues.

II. Compléments sur la question du problème inverse

L'inconscient soit structuré comme un langage est une thèse « faible » car elle est constamment confirmée sans risquer d'être démentie, quelle que soit la façon dont on entend *langage* ; cette thèse devient « forte » quand on la retourne, c'est-à-dire dès qu'on se demande quelles sont les langues qui sont les plus susceptibles d'exprimer l'inconscient et qu'on peut aller jusqu'à discréditer des langues dans cette fonction-là et à en promouvoir d'autres.

Le problème est posé, sinon réglé, par Lacan, au moyen de petites touches, voire de boutades ; jamais dans un grand texte ou au cours d'une ou deux séances de séminaire. Dans les préfaces de 72 et de 73, respectivement au lecteur japonais et à l'éditeur allemand du premier volume des *Écrits*, il n'est question de ce problème que de façon très allusive et très tangentielle.

II.1. Les incroyables contradictions auxquelles conduisent les positions lacaniennes sur l'anglais et sur les anglophones.

Les inversions, d'abord, changent de camp. Lacan avait commencé par dire que c'était le français qui ne permettait pas de traduire l'anglais - en particulier l'anglais de Shakespeare -. Après avoir soutenu que, par la puissance de la langue qu'il utilise, Hamlet piège l'inconscient de son auditeur, ce sera au tour de l'anglais de n'être pas capable d'exprimer l'inconscient. Mais, dans les années où il s'occupe du ghost constitué par le père d'Hamlet, c'est plutôt le français qui, de ce point de vue, est déficient.

Le travail assez tardif sur Joyce s'inscrit un peu en porte à faux pour soutenir une pareille position. Ce qui est difficile à comprendre pour la cohérence de l'entreprise lacanienne, c'est qu'au moment où il disqualifie la langue anglaise et l'anglophone dans la fonction d'exprimer l'inconscient, il travaille sur Joyce ; il se demande alors quelle langue parle Joyce, si son œuvre est bien un travail sur l'anglais ou de l'anglais.

Comment peut-on s'interroger sur la nature ou la qualité de la langue que parle Joyce et faire comme si, par ailleurs, il était facile d'identifier l'anglais, d'en faire une sorte de langue étanche aux autres langues, pour pouvoir dire ensuite que cette langue est inapte à l'expression de l'inconscient ?

Il continue d'ailleurs évidemment à travailler sur les textes de ses collègues anglophones, avec les philosophes anglais ou anglophones, avec les auteurs de littérature anglaise et américaine.

II.2. Lalangue, en un seul mot. Voire lalanglaise.

Le mot ne va pas de soi en français ; il est ressenti comme un défaut, une faille, une coquille. La langue n'est pas pour nous un objet extérieur avec lequel on pourrait s'affairer. C'est la langue qui nous prend et qui nous tient. Le sujet n'est pas ce en quoi s'enracine le langage, mais c'est plutôt l'inverse qui a lieu : le sujet s'enracine dans le langage, exactement comme dans *La lettre volée* d'E. Poë, où les personnages sont pris dans une structure, dans la dynamique d'une structure, qu'aucun d'entre eux n'est en capacité de changer ou d'arrêter. Cette structure linguistique n'est pas ce qu'il y a de plus inventif : elle nous parle, parle à travers nous, autant que nous la parlons. Lacan va parfois jusqu'à dire que c'est une partie morte en nous : une partie pétrifiée, qui ne change pas, mais dans laquelle, en revanche, les changements s'enracinent.

Peut-être y a-t-il un paradoxe dans cette notion de lalangue : Lacan la met au point en 1971, soit quelques années avant le moment où, en 1975, il discrédite l'anglais comme langue pratique et théorique de l'inconscient. Si, comme nous l'avons suggéré, lalangue emplit cet espace entre les deux extrêmes que sont, en français, la langue et le langage, le centre de gravité de cet espace ou de ce volume devient extrêmement mobile et déplaçable et l'on ne saurait tenir sur une langue un discours monolithique, certains usages étant plus proches de ce qu'il en est d'une langue et d'autres plus proches de ce qu'il en est du langage. N'est-ce pas le sens de ce qui est en question chez Joyce dont la langue qu'il écrit devient problématique ?

II.3. Une partie vivante de la langue : la littérature.

Lacan fait un grand usage de la littérature. Elle lui sert d'**expérience de pensée** ; suffisamment insérée dans la singularité de l'existence et prodigieusement élaborée par le langage qui lui donne un début d'abstraction, car elle simplifie les paramètres de l'existence, qui, chez un personnage créé, peuvent être nombreux, multiples, mais qui ne vont pas à l'infini, comme ils le font dans l'être des individus « réellement » existants. Ces personnages peuvent être beaucoup plus intelligents, plus volontaires, plus puissants que nous ; mais ils ne le sont que sur l'axe de quelques composantes seulement ; car, sur le nombre infini des autres composantes, ils n'ont aucune réalité et c'est ce qui fait que nous avons, sur eux, cette supériorité d'exister. Un peu à la façon dont les machines font un certain nombre d'actions infiniment mieux que nous, mais pas l'infinité de toutes les autres.

On fait, par l'imagination, en littérature, des expériences qu'on ne fait pas vraiment. On les fait par personnages interposés qui n'ont d'existence que par l'écriture.

II.2 et II.3 sont difficilement compatibles.

On ne parle jamais qu'une langue qui en contient plusieurs. Quiconque apprend une langue, nouvelle pour lui, change son rapport aux langues ou à la langue qu'il sait déjà : la nouvelle langue apprise déstabilise les frontières qu'on imagine être celles des langues que nous savons déjà et qui sont déjà établies. Toutefois, il faut prendre garde à un bien parler ou à un mal parler des langues. On sait, dès qu'un homme ouvre la bouche, s'il a appris l'anglais dans un pays anglophone ou s'il y ait venu plus tardivement. Une langue a moins de stabilité qu'elle n'est un faisceau d'usages individuels : dès lors, que vaut un propos général sur l'anglais envisagé d'un point de vue psychanalytique ? N'y a-t-il pas dans *lalangue* un obstacle à ce genre d'interprétation ?

III. Les points saillants que Lacan retient des psychanalystes ou des psychologues anglais.

III. 1. Lacan n'est jamais revenu sur ses propos concernant les anglophones ; il ne les a pas amendés. Plus exactement, s'il est revenu sur eux, ce fut pour les maintenir.

Or si Lacan n'a probablement jamais eu d'analysant anglophone, du moins qui n'ait entrepris son analyse en français, il a, en revanche, beaucoup cité ses collègues anglais, même s'il estime très mince le nombre de ceux qui sont susceptibles de l'intéresser ; il a même continué de les citer après

sa « sortie » sur les Anglais - en voulant d'ailleurs probablement parler des anglophones plutôt que des Anglais -. Il y a là une étonnante contradiction.

Il donne largement la parole aux femmes psychanalystes anglophones qui se sont intéressées à la question du contre-transfert : Alice Balint, Ella Sharpe, Lucia Tower (à cette dernière, il consacra deux séances de séminaire en 1963), Barbara Low. Mais quand Lacan fait un commentaire de commentaire, comme - par exemple - il le fait avec le commentaire du contre-transfert de Lucia Tower, ne joue-t-il pas le jeu de l'anglais fort apte à faire des strates, des couches ? Il n'est alors plus question de l'anglais comme d'une langue qui se dérobaît au travail de l'inconscient.

III. 2. La seconde remarque est que, pour Lacan, un auteur se réduit à un ensemble de thèses. Ces thèses sont mesurées au RSI. Qu'apprenons-nous sur un de ces registres ? Qu'apprenons-nous dans l'articulation des trois ? Telles sont les questions à chaque fois posées.

Chaque auteur est choisi pour une thèse qu'il défend. À titre d'exemples, les Balint sont choisis pour ce qu'ils disent sur la question de l'amour primitif ; et pour la discussion de la contradiction entre cet amour primitif et l'égoïsme primordial tel qu'on peut le trouver thématiquement dans la philosophie anglaise de Hume ou de Smith. L'ego-psychologie est discutée avec Heinz Hartmann, Ernst Kris, Rudolf Loewenstein.

Mais un auteur peut également être choisi par antithèse. De M. Klein, par exemple, Lacan n'admet pas la psychologie de l'enfant selon laquelle tout enfant serait un psychotique qui, la plupart du temps, tournerait bien. Il dira à peu près la même chose sur la théorie de l'enfant développée par Winnicott.

III. 3. Lacan s'intéresse volontiers aux convictions religieuses des psychanalystes qu'il considère. On sait que Lacan a disqualifié assez globalement les catholiques quand il s'agit de faire de la psychanalyse, soit à titre de théoricien, soit à titre d'analysant. On ne trouve pas la même disqualification en ce qui concerne les protestants ; mais leur religion est considérée au moins comme une gêne qui, en raison d'un certain surcroît de moralisation (égalité des sexes pour Jones ; recherche à tout prix de la reconstitution d'une entente primordiale pour les Balint), fait barrage à la compréhension de certaines idées - comme l'usage que Freud fait de la notion de *phallus*. Fenichel fera l'objet d'une critique comparable quand il se fait l'apôtre d'une normalisation sexuelle ; ou du moins de son imaginaire. On peut être d'accord avec Lacan sur ce point ; mais c'est au prix d'un rabotage du texte anglais, qui multiplie les contresens.

III. 4. Enfin, la critique de mon premier livre paru en français chez érès - *Lacan et la langue anglaise* - m'a été très utile pour écrire avec Jacques Houis ce second ouvrage. Le premier contenait des imprécisions : sur l'incident qui met en scène F. Leibowitz à propos de la langue ; sur les sigles de communautés qui regroupent les psychanalystes. Il y avait aussi des oublis importants : je n'avais pas du tout parlé de John & Lytton Strachey. Le livre, qui ne cherche toutefois pas plus à être complet dans la seconde version que dans la première, l'est tout de même davantage en américain que le premier livre paru chez érès.

IV. Lacan et la philosophie

Lacan est un lecteur des philosophes qui les réduit à des thèses ; il les lit en fondant sur sa proie ; je veux dire en fonction de ce qu'il apprend sur son système RSI. C'est un lecteur dans le sens où Schopenhauer en est un. Schopenhauer ne lit que pour confirmer sa propre œuvre. Lacan réduit souvent les œuvres à d'infimes détails (en apparence). Cela peut aller jusqu'à fausser les textes. Il lit pour prendre et pour laisser. Ainsi la philosophie lui sert-elle à aller très vite pour comprendre où va une théorie psychologique ou psychanalytique. Il a conscience que les grandes divisions en psychiatrie ont des soubassements philosophiques.

V. Comment poser quelques questions autrement. Leur déplacement

V.1. La *première* - dont nous avons commencé à esquisser la recherche qu'elle impose - tient au problème de savoir s'il est admissible d'identifier l'inconscient psychologique à un inconscient linguistique. Qu'est-ce qui fait que, parlant une langue, je suis radicalement empêché de dire certaines choses - auxquelles je ne puis même pas penser - tandis que d'autres langues me le permettent ?

À mon sens, il faut se garder d'identifier l'*inconscient linguistique* et l'*inconscient psychologique*, mais il convient plutôt les mettre en relation et de les envisager comme en tension.

Les prépositions anglaises qui apparaissent « suspendues » (comme dans le vide) - *to be dreamt about; to be dealt with-*, comme on parlerait, en poésie française, du « demi-jour que les branches hautes font »¹² laissent croire faussement au francophone à une liberté extraordinaire de l'anglais et à une langue qui fonctionne quasi sans règles. Ces suspensions vernaculaires sont vécues comme des licences poétiques par les francophones. Mais, ne nous y trompons pas : en réalité, il y a des règles en langue anglaise, peut-être simplement plus difficiles à énoncer que celles qui encadrent le français. L'anglais n'est qu'en apparence une langue plus permissive que le français. Il est vrai que, dès qu'un francophone parle, il rencontre, dans sa langue, des interdits sémantiques et grammaticaux partout et tout à fait artificiels car ils ne font pas pour autant progresser la compréhension ; la conjugaison des verbes et les accords entre eux et avec les autres mots, qui jouent d'autres fonctions, paraissent inutilement compliqués. Un anglophone a, semble-t-il, dans sa langue, beaucoup plus de latitude pour s'exprimer en étant compris. Par exemple, je puis dire en anglais que *I experience this feeling* ; en français, je suis forcé de dire que « j'expérimente un sentiment », alors même que je ressens, même comme francophone, toute la fausseté du mot « expérimenter » dans la plupart des contextes ; la langue me force à la fausseté ; le francophone ne peut qu'« éprouver » ou « ressentir » un sentiment. Le fait qu'il y ait des masculins et des féminins dans notre langue complique aussi beaucoup ce que nous avons à dire ; l'anglais ne connaît pas ces difficultés liées purement à la langue. Ainsi, en français, il est des obligations de précision que la langue exige de ma part ; en anglais, je n'en ai pas besoin pour m'exprimer pleinement. *My neighbour* : femme ou homme ? Vous ne le saurez que si je veux. En français, vous le saurez parce que la langue le veut. Le français vous force à choisir : ou c'est un voisin, ou c'est une voisine. On trouverait quelque chose de comparable pour les verbes qui, en anglais, ne sont pas de manière plus difficile que les noms selon qu'ils sont au singulier ou au pluriel. En anglais, le verbe ne bouge pas plus qu'un nom. En français, le verbe se décline en fonction des pronoms.

L'anglais est une langue fine qui ne donne que la précision que le locuteur veut bien accorder à son interlocuteur ou dont celui-ci a besoin ; en me forçant à donner des précisions auxquelles l'anglais ne me force pas, le français me contraint à dire énormément de choses que je ne veux pas dire en même temps que ce que je veux dire. Est-ce cela qui rend le français plus commode en psychanalyse ?

On pourrait ici recourir à la parabole du semeur de l'Écriture. Le français est ce semeur généreux et prolifique, qui sème sans trop savoir où il sème et ce qu'il sème. L'anglophone sait où il sème et ce qu'il a semé. Du point de vue de l'inconscient, il vaut mieux ne pas savoir ce qu'on a semé et où on l'a semé, car c'est peut-être dans les endroits les plus inattendus que se tiennent les véritables trouvailles de la semence, alors que, si je sais trop ce que j'ai semé et où, il n'y aura guère de surprise et je retrouverai ce que j'ai fait et où je l'ai fait avec une grande précision. Il est une grande précision de l'anglais sous des apparences de profusion ; et une grande profusion du français sous des apparences classiques de précision et une renommée de rigueur.

V.2. La *seconde question* touche au bilinguisme ou au multilinguisme qui fait qu'un analysant ou un analyste polyglotte peut jouer sur plusieurs langues.

Lacan admet très bien que les langues diffusent les unes dans les autres et interfèrent les unes avec les autres. Nous l'avons montré dans notre ouvrage, p. 194-5, à propos de *Finnegans Wake*. Les langues qu'un analysant parle ne forment qu'une seule langue ; dès lors, pourquoi s'embarrasser de la question de savoir si l'anglais - comme s'il existait de manière insulaire - est une langue susceptible

¹² Comme c'est le cas dans l'*Inscription sur le sable* de Charles Van Lerberghe.

d'exprimer l'inconscient ? À supposer que l'anglais ne le soit pas, si cette langue est liée à d'autres qui, elles, sont susceptibles d'exprimer l'inconscient, comment ne le serait-elle pas, par diffusion ?

Mon livre s'avance un peu plus loin que le précédent écrit en français sur ces terres ; mais probablement pas assez à l'égard d'un public américain pour lequel le multi-culturalisme va de soi. Les francophones Charles Melman et Jalil Bennani ont déjà parcouru une grande partie du chemin. De ce point de vue encore, la perspective esquissée par Lorena Escudero de considérer le transfert comme une traduction, plutôt que comme quelque identification, nous semble particulièrement utile et prometteuse quoique, recueillie trop tard, nous ne l'ayons pas poursuivie dans notre ouvrage.

Enfin, ce que nous avons voulu établir avec cet ouvrage, c'est que, dans une culture profondément marquée par la philosophie allemande ou ce qu'elle croyait, imaginait, ou faisait imaginer être la philosophie allemande, un grand nombre d'intellectuels français de ces années 50 à 80 se sont tournés vers la culture anglo-saxonne qui est devenue une partenaire privilégiée des philosophes et des chercheurs en sciences humaines - Foucault, Deleuze, Lévi-Strauss, Jakobson sont tous des auteurs qui, pour des raisons diverses, se sont tournés vers l'Angleterre et les États-Unis. Ami d'Hyppolite et de Kojève, Lacan est resté longtemps - trop longtemps peut-être - tributaire d'une culture hégélienne, qui l'a éloigné durablement de la langue anglaise et de la culture anglophone. Il n'abandonnera la référence hégélienne qu'à la fin des années 50, au niveau du Séminaire VII sur *L'Éthique de la Psychanalyse*. Son éloignement de la culture anglo-saxonne n'a toutefois jamais été radical. Peirce, Russell, Ogden, Jakobson (ces deux derniers auteurs lui font découvrir la théorie benthamienne des fictions) font partie des auteurs cités dès le tout début du *Séminaire*. Lacan est l'un des rares auteurs à *travailler* avec la notion de *fiction* et à l'exposer comme un outil important, puisqu'elle se trouve au cœur du dispositif RSI.

En outre, être l'ami - au moins pendant un certain temps - de Foucault et de Lévi-Strauss impliquait de se tourner, tôt ou tard, vers l'Amérique. Ce fut tard, trop tard sans doute, pour Lacan. Il est incroyable que Lacan ne soit pas allé aux États Unis plus tôt. Le premier voyage remonte à 1966 ; il a 65 ans. Il ne reviendra jamais aux États Unis qu'avec une espèce de réticence. Bien entendu, encore une fois, dire que l'anglais n'est pas une langue qui permet de travailler l'inconscient ne signifie pas qu'il faille complètement éviter de la tenir pour une langue de culture. L'ambiguïté est, chez Lacan, très grande à l'égard de l'anglais.

V.3. Politique psychanalytique

S'il a été si important d'introduire une section sur James Strachey, c'est parce qu'il est l'éditeur de *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*. La première édition remonte à 1966 et elle est rééditée tous les deux ans environ. Strachey fait découvrir chez Freud l'homme de culture littéraire. Il a mis au point le vocabulaire qui allait être celui de la psychanalyse mondiale, internationale jusqu'à nos jours. Le sort de plusieurs mots-clés de la psychanalyse s'est trouvé scellé là. C'est ce qui s'était passé en psychiatrie dans le courant de la décennie précédente.

Lacan a retiré de cette affaire l'idée d'une suprématie indue de la langue anglaise ; renforçant l'idée que la psychanalyse était une affaire anglo-allemande, ou germano-anglaise, Alix Strachey avait fait un vocabulaire psychanalytique germano-anglais. C'est peut-être cela que Lacan n'a jamais pu accepter ; n'a-t-il pas eu l'impression d'un détournement auquel il lui fallait répondre par un jeu opposé de forces : celles d'écrire et de parler en français, pour la psychanalyse, une langue qui serait intraduisible ?

Il est au moins deux points énigmatiques dans cette façon d'aborder la politique de la psychanalyse. Le *premier* est que, en 1966, à Baltimore, il ne songe nullement à disqualifier l'anglais : au contraire, dix ans plus tard, la disqualification est devenue une évidence. Où le point de bascule s'est-il produit ? Que s'est-il passé ? Le *second* point est que Lacan attaque certaines propriétés de la langue anglaise plutôt que les pouvoirs économiques et politiques des pays anglophones et, tout particulièrement, des États Unis.

Il y a une psychanalyse anglophone ; elle est vivante : votre travail, à vous autres analystes new yorkais, en témoigne constamment. Comment un Anglophone, analyste ou analysant, peut-il recevoir une telle phrase de Lacan ? Comme une inadvertance ? Une boutade ? Une plaisanterie

d'assez mauvais goût à l'égard de personnes qui s'expriment dans la langue la plus parlée au monde ? Une maladresse ? Une erreur monumentale ? Une menace pour la plausibilité de votre travail ? L'ouverture d'un secteur de recherches ?

VI. J'aurais, moi-même, quelques questions à vous poser.

Un jeu de mots comme « les noms du père » qui s'entend comme « les non dupes errent », ou comme « l'âme à tiers » pour « la matière » est tel que l'allitération ne fonctionne pas dans toutes les langues de la même façon et ne saurait, presque jamais, se traduire ou quand il y parvient, c'est pour dire tout autre chose. Vous, Américains, comment entendez-vous cela ? Quel statut et quelle valeur accordez-vous à ces jeux de mots, quand ils prétendent révéler certains aspects des concepts eux-mêmes ?

Je connais des psychanalystes qui, en France, accordent une valeur quasi sacrilège à mettre en question ces sortes de rébus lacaniens qu'ils ne prennent précisément pas pour de simples jeux de mots. Il me semble que l'extrême danger de se livrer à ce genre de facéties, sauf si c'est pour amuser le lecteur, c'est de perdre la rationalité de la psychanalyse à laquelle son fondateur s'était légitimement attaché.

Sans doute peut-on dire que tout discours est, par quelque côté, un rébus et qu'il dit plusieurs choses à la fois. Mais si l'on veut expliquer rationnellement ce fonctionnement, ne faut-il pas mettre entre parenthèses cette thèse qui, en répandant l'équivoque, distille le poison d'un scepticisme peu philosophique ? On peut certes encore traiter un discours explicatif comme un rébus ; mais ce n'est pas par là qu'il est rationnel et qu'il remplit sa fonction d'explication.

VII. Risquons quelques conclusions

1. Ce n'est pas un livre de thuriféraires de Lacan ; Jacques l'est peut-être moins encore que moi. Nous avons discuté les idées de notre auteur, reconstitué leur cohérence ; souligné les difficultés.

2. Il ne faut pas croire que les « solutions » lacaniennes soient toujours les meilleures ; il ne faut pas même croire que la façon dont l'auteur pose les problèmes soit supérieure à celle de beaucoup d'autres. Il peut se tromper dans la solution comme dans la position des problèmes, mais je crois qu'il doit être toujours consulté, parce que ce qu'il dit ne manque jamais d'intérêt et d'originalité.

3. Je lis, pour ma part, Lacan comme un « méthodiste », un essayeur de méthodes. Il ne tient pas un discours ontologique destiné à dire comment sont les choses. Nous avons insisté, p. 283 de notre livre, sur cette croisée de chemins : celle du Symbolique et de l'Imaginaire. Elle n'est pas sans faire écho au vieux problème humien de savoir si c'est plutôt l'imagination que le langage qui est l'élément le plus fondamental pour expliquer le fonctionnement du psychisme.

Je crois que Lacan a dû affronter la question de la cohérence de ses axiomes. Que l'inconscient soit structuré comme un langage et qu'il faille entendre *langage* comme on entend *langues* - langue anglaise, langue française, langue allemande, etc. - est une conséquence de son refus d'admettre un métalangage ou une métalangue. Mais, nous l'avons vu, cette façon d'entendre *langage* comme on entend les *langues* dans leur diversité n'est pas non plus sans difficultés. La notion de *lalangue* posait, peut-être, elle aussi, autant de problèmes qu'elle en résolvait et il nous a semblé qu'elle aurait dû l'empêcher de discréditer l'anglais du point de vue de la psychanalyse, qu'elle soit celle du patient ou celle du théoricien.

Si l'on veut tirer parti d'une lecture de Lacan, il faut prendre son œuvre comme un ensemble d'essais de thèses, comme un inlassable test d'hypothèses. Non pas comme des discours ontologiques qui diraient ce que sont les choses. Il est d'ailleurs parfois des thuriféraires de Lacan qui sont très dangereux en ce qu'ils oublient simplement l'essayeur de thèses qu'il fut. On remarquera son goût pour l'épistémologie et l'histoire des sciences, dont il tire parti pour la psychanalyse elle-même. Il n'y a pas, à ses yeux, une coupure entre les sciences humaines et les sciences physiques, chimiques, biologiques. Une façon de procéder en microphysique peut être inspirante en psychanalyse.

On peut croire qu'il existe en soi des intraduisibles : ce peut être une position ontologique. Mais ce ne peut être une bonne hypothèse de travail puisqu'elle a tendance à rendre paresseux. La

plupart du temps, à partir d'une suite discontinue de mots d'une langue, on peut constituer, dans une autre langue, une autre suite qui remplit tant bien que mal ses intervalles ; et l'on peut recommencer autant de fois que l'on veut. Ce remplissage est une tâche désespérante qu'il faut pourtant entreprendre.

4. La probabilité pour que le livre soit là entre nos mains aujourd'hui et que nous en discussions était infime. Elle requérait la conjonction de trois chances.

Il a d'abord fallu que Paola Mieli ait vu que ce type de recherche pouvait servir quelque projet d'« Après coup ». La première chance de ce livre a donc été notre rencontre à New York.

La seconde chance de ce livre a été sa traduction par Jacques Houis dont l'énergie a bousculé la notion trop facilement attribuée d'*intraduisible* et secoué l'endormissement pratique qu'elle enferme. On n'a rien à faire si les langues sont intraduisibles les unes dans les autres. De même que, si mon sort est écrit quelque part, je n'ai plus rien à faire, le fatalisme paresseux peut sévir aussi dans le transfert d'un langue dans une autre.

Nous avons opposé à cette intraductibilité un scepticisme philosophique. Il faut toutefois s'entendre sur une forme de scepticisme acceptable en distinguant des degrés d'ouverture de ce scepticisme. Un scepticisme fermé eût consisté à dire que ce n'était pas la peine d'essayer, que les expressions françaises sont incommensurables aux expressions anglaises, que les mots de ces deux langues ne coïncident pas, que l'anglais possède régulièrement deux mots là où le français n'en a qu'un ; et quand ce n'est pas le cas, que c'est alors l'inverse qui se produit : le français en a plusieurs là où l'anglais n'en a qu'un : n'est-ce pas le cas de *language* qui remplit à la fois la fonction de *langage* et de *langue* ? Or l'énergie de Jacques Houis a démenti cette faiblesse pratique dès le départ. À cette première forme de scepticisme ouvert, s'en ajoute une autre encore parce que la thèse de Lacan, fût-elle éminemment contestable, tournât-elle le dos à ce qu'il a fait toute sa vie en se servant des travaux anglais, a permis d'ouvrir des champs d'investigation nouveaux que l'on peut transcrire dans les termes de transfert et de traduction, de psychanalyse des bilingues, de bilinguisme et de traduction (ce qui est fréquent dans les grandes villes : New York, Paris, Londres, etc., sans oublier les grandes villes du Maghreb et les cas de pays où le bilinguisme est la règle ordinaire).

THE POINTS THAT I WOULD HAVE LIKED TO ADDRESS DURING THE ROUND TABLE AND WHICH IT WAS NOT POSSIBLE TO TREAT DURING THE ROUND TABLE, DURING THE DIRECT EXCHANGE BY ZOOM LIMITED TO TWO HOURS

The text from which *Lacan and the English Language* started is the following:

RSI, February 11, 1975: "It is absolutely certain that neither the English, nor, I won't say English psychoanalysts—I only know one who is English, even then he must probably be Scottish! Lalangue, I think it's English lalangue that stands in the way." The first sentence, (or sentence fragment?) is unfinished. And, a little further: "I am not the first to have noted this resistance of English lalangue to the unconscious".

A little riddle: which English psychoanalyst is it? Glover? Reik and Winnicott were dead. There is no way it may be Szasz: Lacan is too critical of his articles.

I. Let's start with a few additional words dealing with matters of translation

I think I had a great chance with the translator, because he does not share the ordinary prejudice that languages are untranslatable into each other. Provided we roll up our sleeves, that we know as well French and English, and that we have some imagination, we succeed in translating in English the sentences of Lacan -even if the author wanted to encrypt-

The very act of this translation was iconoclast. It dispelled prejudices and threw spotlights wherever it was spoken of «untranslatable» <*intraduisible*, in French>. The best way to question this

notion of untranslatable -which is dangerous because it encourages the lazy ‘what’s the goal?’ argument- is to make excellent translations. If there may be good translations and if there may be bad translation, if some translations are better from others, that means at least that translations are possible.

In a lofty language, Jacques Houis is looking for the right word that is, most of the time, in the Saxon part of the language; a word to which a Francophone, even if he reads and tries to write English, does not think spontaneously.

The translation makes the language switch from the Latin or Roman to Saxon; it seeks its words in the bowels or treasures of Saxon; that transfers completely the imaginary of what is said. Jacques is not where you usually expect the translator. If most to time, the Latin word is changed for a Saxon word, it may happen, against all odds, that the Latin word is chosen instead of the word seeming more English. For example, instead of the proposition « the affective attitudes that traverse her », we are waiting for « that run through her » or something like that; Jacques Houis writes « traverse ».

It is interesting to look at the back and forth between languages and its going adrift. The imaginary of the words and expression changes totally from one of them to another.

If a Francophone translates himself in English, he often really stays in his language and he uses the foreign language in order to return quickly his original language. The rule is: not translate oneself. For a translation to be successful, it is necessary to deviate from one’s native language, without looking for some imitation in another language, used as a mirror of the one that is more familiar.

By using a very rich and bright language, the less abstract it may be, the translator denies, through its act itself, that languages are untranslatable into each other. We fancy *something* untranslatable where *we* are unable to translate; so we only see in a mirror our own impotence. Nothing more reckless than to expose the sentences we cannot translate. The reader is challenged to give a translation and there is always someone who will achieve it. The sentences given by Bruce Fink as untranslatable are translated by Jacques, and as Diogenes that demonstrated movement by walking, against the Eleatics that deny it, he shows that the translation is possible in doing it, and then he sends pseudo-translators back to learning their trade and the pretended misunderstanding of Lacan by the Anglophones to an extra-effort of careful reading.

There is an incontestable richness in Lacanian language; and what Jacques Houis has done, in his translation, is put at the service of a translation that seemed discredited from the outset, as much by (pretended) enlightened researchers as by the current opinion, the incomparable abundance of words and the flexibility of turns in the English language; and so to make those who hold on to the dogma of untranslatability lie. I like much the bet won by the translations of Jacques: normally, given the vulgate that wants that English and French cannot be translated into each other, and that Lacan, in particular, cannot be translated in English, the present work was impossible and its bet losing from the beginning. It is by doing the work that Jacques shows the feasibility of the translation of the texts of Lacan and of texts about Lacan. If it is unwise to say something can be done before you have done it, nor can you ever say that you will not be able to achieve something before having tried it, powerfully, loyally. Otherwise, what would be the value of your speech?

Moreover, this feeling of rarity and preciousness perfectly agrees with the style of the mature Lacan. In this sense, in spite of all the usefulness of the enterprise, to transform Lacan into a classic author is a little like killing him; and endlessly repeating his puns is no more rewarding.

In principle, Lacan rejects English as incapable of expressing the unconscious, even to theorize it, but his admiration for the English language is doubtless, as the following examples show it: he dwells on the difference between *without* and *sans*; and he really uses much English, even to make his own puns (as *daysens / décence, poignancy*), but also to express notions : *oddité* (ununderstandable without *odd*), *he was blowed (soufflé)* (rather than *blown*). Paradoxically, it is easier for Lacan, who is a great maker of neologisms, to make words with English than with German. If he is a pun amateur in his own language, he also indulges in more complicated polyglot puns; we just saw it with *daysens*; this

is a point which obviously approaches Joyce whose *Finnegans Wake* contains the famous *Who ails tongue caddeau, espace of dumbisilly?* that may be translated : *Qui a mal à la langue, espèce d'idiot ?* But that sounds also : *Où est ton cadeau, espèce d'imbécille ?* provided however that the sentence be pronounced with an English accent!).

Lacan is no more choosy than his colleagues, when he borrows to the English *splitting, scanning, fading, acting out, talking cure, chimney sweeping*, etc., whereas all these terms could be expressed in French : he does as the other French speaking psychoanalysts and psychologists

II. Addition to the question of the inverse problem (or reverse problem)

«*The unconscious is structured as a language*» is a «weak» thesis because it is constantly confirmed without taking any risk to be denied, whatever way we mean *language*; this thesis becomes a «strong» one when we turn it around, ask which are the languages most likely to express the unconscious and go further up to discredit some languages in that function and to promote others in that same function.

The problem is posed, if not solved, by Lacan, with little touches, and even by jokes; in any case, never in a long and great text, during a seminar for one or two sessions. In the Prefaces of 1972 and 1973, respectively to the Japanese reader and to the German editor, of the first volume of the *Écrits*, this problem is only mentioned tangentially and in a very allusive way.

II.1. The incredible contradictions to which lead the Lacanian positions about the English and the Anglophones.

First, the inversions change sides. Lacan started by suggesting that it was the French language that did not allow translation into English -in particular the English of Shakespeare-. After having held that Hamlet traps the unconscious of his listener, by means of the power of the language he uses, it will be, **secondly**, the English's turn to not be able to express the unconscious. However, in the time when he deals of the ghost which became Hamlet's father, it is rather the French language that, on this point of view is deficient.

The fairly late work about Joyce seems a cantilever position compared to the famous claim about the English people and language. At the same time when he disqualifies the English and the Anglophones in the function of expressing the unconscious, Lacan works on Joyce; he then wonders which language Joyce speaks, whether his work is on English or of English.

How is it possible to wonder about the nature or the quality of the language spoken by Joyce and to do, otherwise, as if it were easy to identify the English language, to make of it a language impervious to other languages, and afterwards allow oneself to say that this language is unable to the expression of unconscious?

By the way, he goes on working on the texts of his foreign colleagues, with / on English or Anglophone philosophers, with / on the authors of English and American literature.

II.2. Lalangue, in a single word. And even lalangaise

The word does not go without saying, in French; it is felt as a defect, a flaw, a shell. The language is not for us an exterior object with which one could deal. It is language that takes us and holds us. The subject is not something in what the language puts down its roots, but it is rather the contrary that happens: the subject sinks its roots into language, as in *The purloined letter* of E. Poe, where the characters are caught in a structure, in the dynamic of a structure that nobody can change or stop. That linguistic structure is not what is the most inventive: it tells us and tells through us, as much as we speak it. Lacan sometimes goes so far as to say that it is a dead part in us : a petrified part that does not change, but in which changes take roots.

Perhaps is it a paradox in this notion of *lalangue*: he develops it in 1971, a few years before the time when, in 1975, he has discredited English, practically and theoretically, as language expressing the unconscious. If, as we have suggested it, *lalangue* fills the interval between the two extremities that are, in French, the *langue* and the *langage*, the center of gravity of this space or of this volume becomes extremely movable and no monolithic discourse on a language can be taken for

granted, merely because some uses are closer to the essence of the langue, instead of others, closer to the essence of the langage. Is it not the meaning of what is the matter of Joyce, whose the langue he writes turns to be problematic?

II.3. A living part of the *langue*: literature

Lacan makes great use of literature. He uses it as a reservoir of think experiments; each of them is sufficiently inserted into the singularity of existence and prodigiously elaborated by language that gives to it a beginning of abstraction, because it simplifies the parameters of existence, which, in a created character may be numerous, but whose number does not go to infinity as they go in the being of « really » existing individuals. Those created characters may be more clever, more voluntary, more powerful than us; however, they have only those qualities along the axis of only a few components; whereas, according to the infinite number of the other components, they have no reality and that is the reason of what makes the superiority of existing that we have over them. A bit like how the machines do a great lot of actions infinitely better than us, but not the infinity of all the others.

We do, by the imagination, in literature, experiences and experiments that we do neither really make nor live. We do them through interposed characters that have their existence only by writing.

The points II.2 and II.3 are hard to reconcile

We only ever speak one language that contains several. Who ever learns a language, new to him, changes his relationships to the language(s) he already knows: the new-learned language destabilizes the boundaries that we imagine to be those of languages that we already know and that are already established. However, we just take care to a right or to a wrong speaking. We know, as soon as a man open his lips, if he has learned English in a Anglophone country or if he came to English elsewhere and later. A language is less something stable than a bundle of individual uses: isn't into *lalangue* an obstacle to this kind of interpretation?

III. The salient points that Lacan retains from English psychoanalysts or psychologists

III.1. Lacan never went back on his words about Anglophones; he has not amended them. More pointly, when he went back on his speeches, it was to maintain them.

Now, if, on one hand, Lacan probably never had English analysand, at least an analysand that undertook his analysis in English, on the other hand, he quoted his Anglophone colleagues a lot, even if he considered that the number of colleagues likely to interest him was very small; and even he continued to quote them after what might be his release or an output on the English -wanting perhaps probably to speak of Anglophones rather than of English-. There is an astonishing contradiction here.

He gives a lot of voice to English-speaking women psychoanalysts who have taken an interest to the question of countertransference in the psychoanalysis: Alice Balint, Ella Sharpe, Lucia Tower (he will devote two sessions of his seminar to that latter author in 1963), Barbara Low. But, when Lacan makes a comment of a comment, as -for instance- he makes it with the Lucia Tower's commentary of the countertransference, does he not play the game of the English language that makes strata, layers? There is no longer any question of the English as a language that would escape the work of the unconscious.

III.2. The second remark is that, for Lacan, the thought of an author may be reduced to a set of theses. Those theses are measured by referring to RSI. What can be learned about each one of these registers (R, S, I)? What can be learned about the articulation of those three registers? Such are the questions we have to answer.

Each author is chosen for a thesis he defends. Fo example, The Balint are chosen for what they have to say about the primitive love; and for the disputation of the contradiction of that primordial (primitive, archaic or primary) love with the primordial egoism as we find thematized in the Scottish (Hume, A. Smith) or English (Bentham) philosophy. The ego-psychology is discussed with Heinz Hartmann, Ernst Kris, Rudolf Loewenstein.

But an author may be chosen by antithesis. From M. Klein, for example, Lacan does not accept the child psychology according to which each child would be a psychotic that, most of time, turns out well. He will tell something similar about the theory of child developed by Winnicott.

III. 3. Lacan is willingly interested in the religious convictions of the psychoanalysts that he considers. We know that he globally disqualified Catholics when the matter comes to doing psychoanalysis, either as a theoretician or as an analysand. We do not find the same disqualification towards the protestants; but their religion is considered at least as an embarrassment that, because of some increase in moralization (gender equality for Jones; research at all costs of the reconstitution of the primordial unity with the mother- for the Balint), blocks the understanding of certain ideas - the using Freud makes of the notion of *phallus*. Fenichel will be the subject of a comparable criticism when he makes himself the apostle of sexual normality; or at least of its imaginary. We can agree with Lacan on this point; but it is, in all cases, at the cost of planing, trimming, skimming the texts which multiply the misinterpretations.

III. 4. Finally, the review of the first book, published in French by érès -Lacan et la langue anglaise- was very useful for me to write, with Jacques Houis, the second. The first contained inaccuracies : about the incident that occurred to F. Leibowitz concerning lalangue; about the various acronyms that cover the communities of psychoanalysts. The work might have been discredited by important oblivions : I didn't talk at all about the Stracheys, John and Lytton. The present book, that does no more than to seek to be complete than the first, is however more achieved in the American version than in the first French publication by érès.

IV. Lacan and philosophy

Lacan is a reader of philosophers that he reduces to one or more of their theses ; he reads them by swooping down on his prey; I mean: relatively to what he learns into them from his system RSI. He is a reader in the sense of Schopenhauer who read mostly to confirm his own work. Lacan often seems to reduce works on the surface to minute details. That can go up to distort the texts. He reads to take and leave them. So he uses philosophy to quickly understand where a psychological or psychoanalytical is going. He is conscious that the great divisions of psychiatry have philosophical underpinnings.

V. How to ask some questions in other ways; how to move them.

V.1. The *first question* -of which we began to sketch the research that it requires- relates to the problem of knowing whether it is admissible to identify psychological unconscious and linguistical unconscious. What does cause that, speaking a language, I am radically prevented from saying certain things -to which I cannot even think of- instead of others, speaking other languages, permit to say them?

To my mind, we must beware of identifying the psychological unconscious and the linguistic unconscious, but these two notions should be related and conceived as in tension.

The English prepositions that appear to a French sensibility « suspended in the void » -*to be dreamt about; to be dealt with-*, as we would talk, in a French poetry, of the « demi-jour que les branches hautes font »¹³, lead the French speaker to believe in the extraordinary freedom of the English language as functioning almost without rules. Those vernacular suspensions are experienced as poetic licence by the Francophones unaccustomed to the practice of the English language. But let us have no illusion about it: there are actually rules in English, perhaps more difficult to lay down than those those that govern the French language. The English language only *seems* to be more permissive than the French language. It is right that, as soon as a French speaks, he encounters everywhere, in his language, semantic and grammatical taboos, completely artificial, because those prohibitions do not advance the understanding; the conjugation of verbs or the agreements of verbs

¹³ As it is the case in: *Inscription sur le sable* of Charles Van Lerberghe.

between them or with other words in other functions seem uselessly complicated. An Anglophone has perhaps more latitude to express himself by being understood. For example, I can say in English that *I experience this feeling*; in French, I can force myself to say, for the same idea, that « j'expérimente un sentiment » while I feel all the wrongness and the irrelevance of the term « expérimenter »; *experience* cannot be a verb in French that compels me to falsehood. The Francophone can only « éprouver » or « ressentir » *un sentiment*; il ne peut pas *expérimenter* a feeling while intuiting that it would be the right word. The massive existence of feminine and masculine genders in French complicates a lot what we have to say; English ignores those entirely language-related difficulties. There are required from a French locutor obligations of precision that are not needed from an English to express himself fully. My neighbour? Man or woman? French language forces you to chose : either she is « une voisine » or he is « un voisin ». Something very similar is occurring in verbs that, in English, are no more difficult to handle than names, depending on they are singular or plural. In English, a verb does not move more than a name. In French, verbs decline according to the pronouns.

English is an acute language that only gives the degree of precision that the speaker wants to give to his interlocutor or of which this one needs; in constraining to clarify what is not needed in English, French forces me to say a lot of things that I do not want to say meanwhile what I mean. Is it what makes French more convenient in psychoanalysis?

We could use here the parable of the sower in the Scripture. French is the generous and prolific sower that seeds without knowing where he seeds or was sowing. The Anglophone knows where he sows and what he was sowing. From the point of view of the unconscious, it is better not to know where and what we have sown because the real finds are found in the most unexpected places whereas, if I know too much what and where I have sown, there will be no surprises and I will regain it with precision. There is a great precision of the language under the appearances of profusion and diffusion; and a great profusion of the French language under classic appearances of precision and a reputation for rigor.

V.2. The *second question* deals with bilingualism or with multilingualism that make possible, for an analysand or an analyst, to play in multiple languages.

Lacan recognizes that languages diffuse into each other and interfere with each other. That was shown in our book, p. 194-195, about *Finnegan's Wake*. Languages spoken by an analysand are nothing but one language; since then, why bother with the question whether the English -as if it could exist in an insular way- is or is not a language likely to express the unconscious? Supposing that English is not an insular language, if that language is, by diffusion, connected with others that are able to express the unconscious, how could it be unable to do this?

My book advances a little farther than the previous one on these lands; probably not enough for an American audience for whom multiculturalism goes without saying. The Francophones Charles Melman and Jelil Bennani have come a long way. Again from this point of view, the prospect sketched by Lorena Escudero for considering the transfer as a translation, rather than some identification, seems particularly useful and promising, though -taken too late- we have not pursued it in our work.

Finally, what we wanted to settle in this book is that, in a culture deeply marked by German philosophy or in what it believed, imagined or presented to be so, a large number of French intellectuals, from the fifties to the eighties, turned to Anglo-Saxon culture that has become a privileged partner of philosophers and researchers in human sciences: Foucault, Deleuze, Derrida, Lévi-Strauss, Jakobson, all of those authors turned, for a variety of reasons, to England and US. So long he was a friend of Hyppolite and Kojève, too long perhaps, Lacan remained dependent on a Hegelian culture that took him away from the English language and from the Anglophone culture. He dropped the reference to Hegel only at the end of the fifties, when he held his seminar VII about *The Ethics of Psychoanalysis*. However his estrangement from the Anglo-Saxon culture never was drastic: Peirce, Russell, Ogden, Jakobson -those two later making him discover the Benthamian theory of fictions- are among the authors quoted at the very beginning of the *Seminar*. Lacan is one

of the few authors that *work* with this notion of fiction and that expose it as an important tool, situated at the heart of the device RSI.

Moreover, being the friend -at least for some time- of Foucault and Lévi-Strauss involved to turn, sooner or later, to America. The journey was late, too late, for Lacan. It is amazing that he did not go to the United States sooner. His first trip dates back to 1966; Lacan was 65 years old; he will never return to the United States except without a sort of reserve -of reluctance, perhaps-. Of course, once again, saying that English is not a language that permits to work the unconscious does not mean that one must avoid to take it for a culture language. Lacan is decidedly ambiguous towards English.

V.3. Psycho-analytical politics

If it was so important to introduce a special section about James Strachey to add it to the French version and so to complete this French edition, it is for he was the editor of *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*. The first edition of these *Works* dates back to 1966 and they were reissued approximatively every two years. Strachey revealed in Freud a man of literary culture. He perfected the vocabulary of what was to be -or pretended to be- that of world or international psycho-analysis up to our days. The fate of many keywords of psycho-analysis was settled here. It is exactly what happened for psychiatry over the previous decade.

Lacan removed from this affair the prejudice of an undue supremacy of the English language over psycho-analysis; reinforcing the idea that psycho-analysis was an Anglo-German or a German-English affair, Alix Strachey conceived a German-English vocabulary of psycho-analysis. That is perhaps what he could not accept: had he not the feeling of a misappropriation to which it was necessary to respond with an opposite set of strengths that may be to write and speak for the psycho-analysis an untranslatable language?

There are at least two enigmatic points in this way of approaching psycho-analytical politics. The *first* is that, at Baltimore, in 1966, he does not think to disqualify the English language; on the contrary, ten years later, the disqualification is patent. Where was the disequilibrium point? What happened in this decade 1960-1970 to explain such a reversal? The *second* point is that Lacan attacks the properties of the English language rather than the economic and political powers of the Anglophone countries, particularly those of the United States.

There exists an Anglophone psycho-analysis; it is living: your work, to you New York analysts, bears witness incessantly to this. How an Anglophone, analysand or analyst, can hear such a Lacanian sentence? Like an oversight? A pun? A joke in rather bad taste toward people speaking the most spoken language in the world? A clumsiness? A monumental mistake? A threat for the plausibility of your work? The opening of a research area?

VI. I myself would have a few questions to ask you

A play on words like « les noms du père » that may be heard as « les non dupes errent », or like « l'âme à tiers » as « la matière » is such as the alliteration does not work in every language in the same way and could nearly never be translated or, when it is translatable, means everything else. You Americans, how do you hear that? Which statute and which worth do you attribute to these puns, when they are used to reveal some aspects of the concepts themselves?

I know psychoanalysts that, in France, give a value almost sacrilegious to the questioning of that kind of Lacanian rebuses that they precisely do not take as simple plays on words. It seems to me that the danger to indulge in this kind of joke, unless it is to amuse the reader, is to loose the rationality of the psychoanalysis to which its founder was legitimately attached.

Without any doubt, it can be said that each discourse may be, by some side, a rebus and may mean any one of several things. But if we want to explain rationally such a functioning, is it not necessary tu put between parentheses this thesis that, while spreading ambiguity, distills the poison of an unphilosophical skepticism ? Any discourse may certainly be dealt with as a rebus; but it is not, by this way that it is rational and that it performs its function of explanation.

VI. Let us hazard some conclusions

1. This book is not the work of thurifers of Lacan; Jacques is one perhaps less than myself. We have discussed he ideas of our author, restored the consistence of them, highlighted the difficulties.

2. We must not believe that the « Lacanian » issues are always the best ones; it is even not necessary that the way the author poses the problems be higher than that of many others. Lacan may be mistaken in solving as well as in posing the problems; but I think that Lacan should always be consulted, because what he says never lacks interest or originality.

3. I read Lacan, for my part, as a tester of methods. He does not hold, to my eyes, an ontological discourse designed to say how are the things. We invited in our book, p. 283, on this crossroads between the Symbolic and the Imaginary. It is not without echoing with the old Humean problem to know if it is rather the imagination than the language that is the most fundamental element likely to explain the functioning of mind.

I think that Lacan had to face the question of the coherence of his axioms. That unconscious be structured as a language and that *language* must be heard as we mean *langage* -the English language, the French language, the German language, etc. ...- is a consequence of his refusal to accept a metalanguage. But, as we saw it, this way to understand language is not without some difficulty. So conceived, the notion of *language* posed as many problems as it could solve them. The notion of *lalangue* posed perhaps also as many problems as it pretended to solve others and it seemed to us that it should have prevented him from discrediting the English language from the psychoanalytic point of view whatever it may be the one of the analysand or the one of the psychoanalyst.

If you want to benefit of reading Lacan, you must understand his work as a set of experiments of theses, a tireless test of hypotheses. Not as ontological discourses. There are sometimes dangerous thurifers of Lacan, dangerous because they forget the thesis tester he was. We will notice his taste for epistemology and history of sciences, of which he benefits in psychoanalysis itself. There is, to his eyes, no break between human sciences and physical, chemical, biological sciences. A way to proceed in microphysics may be inspiring in psychoanalysis.

We may believe there are untranslatable things in themselves : it may be an ontological tenet. But it could not be a good work hypothesis because it tends to make lazy. Most of time, from a discontinuous sequence of words in some tongue, it is possible to make, in another tongue, another sequence that fills to somehow the intervals of the former; and you can start over as many times as you want. This filling is a hopeless task that must nevertheless be undertaken.

4. The probability that the book be in our hands, here, today, and that we discuss it was small. It required the conjunction of three chances.

First Paola Mieli had to see that this type of research could be used in a project of « Après coup ». So the first chance of this book has been our encounter in New York.

The second chance of the book was his translation by Jacques Houis whose energy shook up the notion too easily attributed of *untranslatable* and shook the practical drowsiness that is wrapped by it. We have nothing to do if the languages are untranslatable into each other. As, if my fate is written anywhere, I have nothing more to do, the lazy fatalism can run rampant in the transfer from one language to another.

We have opposed a philosophical skepticism to this untranslatability. However, we must agree on an acceptable form of skepticism by distinguishing degrees of openness in this skepticism. A closed skepticism would have consisted in saying that it was not worth trying, that French expressions are not commensurable with English expressions, that the words of these two languages do not coincide, that the English language ordinary has two words where French has only one; and when it is not the case, so the opposite happens: the French language has many words where the English has only one or none: isn't it the case of language that fulfills at the same time the function of *langage* and the function of *langue*? Now, the energy of Jacques Houis denied this weakness from the start. To this first form of open skepticism is added another, because, the thesis of Lacan, were it eminently contestable and would it turn the back on what its author has done all the time, using English works

and studies, allowed to open new fields of investigation that may be transcribed in terms of transfer and translation, of psychoanalysis of bilinguals, of bilingualism and translation. (This phenomenon is common in large cities: New York, Paris, London, etc., without forgetting the great cities of Magreb and the countries where the bilingualism is the common rule).